

ACHILLE REY

Frédéric Mistral
Poète Républicain



CAVAILLON
MISTRAL, IMPRIMEUR - EDITEUR

1929

Frédéric Mistral, poète républicain

Achille Rey

1929

INTRODUCTION

Dans une conférence sur le poète Emile Sicard, je disais aux jeunes provençaux qui m'écoutaient:

— Je ne vous demande pas de venir au mouvement provençal en militants politiques, mais venez-y sans arrière-pensée pour fortifier la position des hommes libres, des esprits indépendants qui ne veulent pas que le félibrige, que le provençalisme soient l'apanage d'une aristocratie intellectuelle fermée au mouvement moderne.

Je leur demandais, ainsi, de suivre une discipline que je me suis imposée à moi-même depuis près de 10 ans. Je suis de ceux, je le reconnais, aux yeux desquels le félibrige avait travesti l'œuvre de Frédéric Mistral jusqu'à la méconnaître.

Je suis de ceux qui en toute bonne foi, traitaient les félibres de réactionnaires dans un journal hebdomadaire que je dirigeais. J'ouvre l'Humanité du Sud-Est du 18 avril 1909, et j'y lis, en réponse à mes attaques, une lettre de M. Anfos Martin, inspecteur primaire à Montélimar, historiographe d'Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu. Anfos Martin me disait:

— Vous traitez, dans le dernier numéro de votre journal, tous les félibres et les Cigaliers de réactionnaires permettez-moi de vous dire que vous avez tort de généraliser ainsi.

Félix Gras, Capoulié du Félibrige, l'auteur des Rouge d'ou Miejour, n'était pas un réactionnaire; Baptiste Bonnet, l'auteur de Vido d'enfant, qui a présidé, l'année dernière, le banquet de La Miougrano d'Avignoun, n'est pas un réactionnaire; Louis Charrasse, le fondateur et le directeur de L'Armana d'ou Ventour e dis Aupiho, Léopold Vidau, le co-directeur de cet almanach et le gérant du nouveau journal provençal les Regalido, ne sont pas des réactionnaires.

Puis Anfos Martin donnait un extrait du discours qu'il avait prononcé au Consistoire félibréen de 1892 sur la Révolution de 1789 et qui se terminait ainsi: — Zou, en avans, toujours: la Révoluciou es pas finido.

Je répliquais à Anfos Martin que je n'avais pas mis tous les félibres dans le même sac, ce sac que Marieton devait appeler plus tard *un sa de gârri*. Et je lui présentais un discours prononcé quelques jours avant à Lyon, à la Société d'Etudes historiques et littéraires par M. Henry Brun, au cours d'une félibrée donnée sous la présidence d'honneur du Maître et que le Maître avait honorée d'une lettre.

— Mireille, disait ce félibre blanc, n'est pas seulement un idéal elle est encore un symbole.

Elle est le signe de la renaissance des provinces française; elle est le signe de la réaction nationale et chrétienne contre les envahissements du paganisme et de l'étranger: elle est la contradiction et la condamnation de toutes les hontes et de toutes les bassesses de notre temps, la protestation victorieuse contre les turpitudes dont on voudrait souiller notre littérature et notre patrie.

Eh quoi! disais-je à Anfos Martin, en lui montrant cet écrit, ce poème est une protestation vivante contre l'unité nationale issue de la Révolution de 1789? il sonne le rappel de la réaction nationale et chrétienne? il flétrit toutes les lois républicaines dont l'Eglise souffre? et les turpitudes qu'il flagelle et dont on voudrait souiller notre littérature, ne sont-ce point des allusions à l'œuvre de Zola?

Eh quoi, ce poème de l'amour ingénu dans un cadre merveilleux de nature provençale (1), contenait ainsi une machine infernale et le signe de ralliement des blancs contre la république. Cela soulevait ma protestation de polémiste républicain et socialiste, qui n'avait pas eu le temps, absorbé par les onze heures de travail manuel qu'il accomplissait depuis l'âge de 13 ans, d'aller au fond des choses, et de connaître son Mistral et sa littérature provençale sur le bout des doigts...

Il m'avait semblé jusqu'alors et il me semble encore aujourd'hui que Mistral dans Mirèio ainsi que l'a dit Jules Vèran, en était encore à l'époque où son patriotisme provençal, était purement linguistique et ne s'était pas encore changé en patriotisme politique. (2)

Je suis arrivé à me convaincre qu'il y avait donc, de la part de ces adorateurs spéciaux de Mistral, une manœuvre politique. Cela m'a ouvert les yeux. Et je puis bien dire, que depuis ce moment-là j'ai eu le grand souci intellectuel de mieux connaître, de mieux juger Mistral, de mieux démêler ainsi, la déformation de son œuvre dans le réseau enveloppant de ses amitiés de droite.

C'est ce scrupule de pensée que je voudrais éveiller chez ceux qui ne croient pas, comme j'y crois aujourd'hui, aux idées républicaines de Mistral.

Cette révision de jugement, les républicains, doivent d'autant plus la faire, en ce moment, que l'an prochain la Provence, la France, et le monde entier fêteront le centenaire de Mistral, né, on le sait, le 8 septembre 1830.

(1) C'est ainsi que s'exprime un bulletin de librairie, résumant l'œuvre de Mistral.

(2) Jules Véra: De Dante à Mistral, p. 191.

Quand nous aurons souligné fortement, au cours de la vie et de l'œuvre du grand Maillanais, ses manifestations républicaines, ses manifestations libérales, ses manifestations humanitaires, je pense que les républicains, les démocrates, ne resteront pas en dehors du splendide hommage que ce centenaire nous donnera l'occasion de rendre à celui dont Emile Sicard a dit qu'il était:

Celui qui fit notre Evangile,
Celui qui dans les villes
Porta da coupe sainte et le laurier latin
Celui, qui, laboureur sévère,
Prit le blé de Virgile et la charrue d'Homère,
Celui dont l'amour s'élevant comme une meule blonde
Fit d'une aire un pays et d'un pays un monde.

Les Poésies de jeunesse de Frédéric Mistral

C'est dans les *Memòri e Raconte*, parus en 1906, chez Plon que Mistral fait allusion à ses poésies de Jeunesse.

Il n'y consacre qu'un petit paragraphe mais un paragraphe qui a suffi à éveiller la curiosité d'un écrivain aussi jeune que distingué, en même temps, qu'un excellent magistrat, j'ai nommé M. Pierre Jullian, juge suppléant au Tribunal civil d'Avignon. (1)

La Révolution de 1848, surprend Mistral à 17 ans. Depuis 5 ans, il fréquente le Collège Royal d'Avignon d'où il sortira bachelier.

Son père était royaliste. Mais le mouvement de libération humaine que couve la révolution de 1848 lui fait briser le cadre politique de sa famille, et aussi le cadre politique de son école. Mistral sera républicain. Que dis-je. Emile Ripert dans sa *Renaissance provençale* (thèse de doctorat), étudiant le républicanisme aigü de Mistral dans sa jeunesse va même jusqu'à dire qu'il était socialiste.

(1) P. Jullian, Les débuts de Mistral, poète républicain (*La Grande Revue*, avril 1924).

Je cite Mistral:

— Cette irruption de liberté, de nouveauté qui crève les digues lorsqu'arrive une révolution, m'avait, il faut bien le dire, trouvé tout flambant neuf et prêt à suivre l'élan. Aux premières proclamations signées et illustrées du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit en un chant incandescent que les petits journaux d'Arles et d'Avignon donnèrent:

Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids:
La liberté va rajeunir le monde...
Guerre éternelle entre nous et les rois.

Un enthousiasme fou m'avait enivré soudain pour ces idées libérales, humanitaires, que je voyais dans leur fleur: et mon républicanisme, tout en scandalisant les royalistes de Maillane, qui me traitèrent de peau retournée, faisait la félicité des républicains du lieu qui, étant le petit nombre, étaient fiers et ravis de me voir avec eux chanter la Marseillaise.

Mistral ne cite que quatre vers de son *Chant du peuple*.

Les grands poètes, n'aiment pas trop publier leurs œuvres de jeunesse. Cela les dessert plutôt que d'ajouter à leur gloire.

Mistral a-t-il été trop modeste? Je ne le pense pas. Mais il faut dire qu'il s'agit d'essais en français.

M. Emile Ripert, dans sa thèse de doctorat dont je parlais tout à l'heure a noté que le mouvement de Renaissance provençale, auquel s'attela Mistral a son origine dans la poésie ouvrière qui accompagna, en 1848 les aspirations de liberté et de justice des classes populaires. Ceci, bien qu'étant une autre histoire, a son importance si, comme j'entends le prouver, l'on ne doit point dissocier toute la vie et l'œuvre de Mistral de ses origines républicaines.

Ainsi Mistral, pendant son séjour au collège royal d'Avignon (gagné lui aussi par le mouvement révolutionnaire) est devenu ardemment républicain socialisant.

L'influence d'un maître d'études, l'ancien sergent Monnier, y est sans doute pour quelque chose.

Ce maître d'études, indique M. Pierre Julian, dans son article de la Grande Revue, était un républicain fanatique qui parcourait la cour de récréation, l'histoire de la révolution de 89 à la main et faisait partager à son auditoire d'écoliers l'admiration exubérante que lui inspiraient (c'est Mistral qui se sert du mot) l'admiration, les géants conventionnels.

C'est aussi Mistral qui nous dit qu'à Maillane, où l'élément royaliste dominait, comme d'ailleurs dans la plupart des villages provençaux il se mêlait à toutes les manifestations de ceux qu'on appelait les braillards, les républicains, Michelet appelait ceux de 93, des excessifs.

Et n'est-ce point un trait qu'il nous faut noter plus particulièrement que le fait pour Mistral, à la barbe de son vénéré père royaliste, de porter la ceinture et la cravate rouges, véritables symboles aux yeux des paysans de son village, surtout venant du bachelier frais émoulu, de celui qu'on avait porté en triomphe, après son victorieux examen, à Nîmes, à l'Hôtel du Petit St-Jean.

Ouvrons, avec M. Pierre Jullian, qui a eu le mérite d'en faire la découverte, la collection du Coq, petite revue avignonnaise, qui vécut l'espace de 17 numéros dans le premier semestre de 1848. Frédéric Mistral y a publié le Chant du peuple et Comment on devient libre.

LE CHANT DU PEUPLE

Gloire au grand peuple, au peuple magnanime
Dont le courroux brisa la royauté!
Guerre aux tyrans, tel fut son cri sublime
Quand il fallut venger la liberté.
Avec les rois plus de pactes frivoles,
Plus de traités violés tant de fois:
La perfidie inspire leurs paroles...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Ah! trop longtemps ces vampires immondes
Qui s'engraissent du sang des malheureux
Ont infecté les peuples des deux mondes
De leur contact impur et dangereux.
Mais affranchi de leur joug despotique,
Ne cède plus, peuple, reprends tes droits!
Et crions tous: Vive la République!
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Le peuple est bon, il souffre l'injustice,
Car, il est pauvre, il a besoin de tous...
Mais quand le fiel déborde du calice,
Quand le mépris vient aigrir son courroux,
Comme un coursier qui mord et rompt ses rênes,
Il reconquiert sa fierté d'autrefois.
Hier, d'un seul bond, il a rompu ses chaînes...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Voilà qu'un jour, et ce grand jour s'avance,
Tous les mortels se donneront la main.
— Non! diront-ils, frères, plus de souffrances!
Avec les rois l'égoïsme a pris fin,
Plus de partage en duchés, en royaumes;
La liberté nous range sous ses lois;
Dés aujourd'hui redevenons des hommes...
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Le despotisme est un palais qui tombe;
Faisons si bien qu'il s'écroule en entier.
Pour qu'ils n'aient pas à frémir dans la tombe.

Ceux qui sont morts, les martyrs de février!
Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids:
La liberté va conquérir le monde... (1)
Guerre éternelle entre nous et les rois!

Frédéric MISTRAL.
28 mars 1848.

(1). Mistral cite ce vers dans ses Mémoires avec une légère variante: La Liberté va rajeunir le monde.

COMMENT ON DEVIENT LIBRE

Quand les Juifs, se pressant au rocher de Solyme
Avec rage criaient: Mort au blasphémateur!
Quand ce peuple, outrageant ton dévouement sublime,
O Christ, t'appelait imposteur!
Ton âme dans le Ciel s'exhala, comme un baume
Epandu sur l'humanité,
Et de ton sang, ô Fils de l'homme,
De ton sang généreux, jaillit la Liberté!

Quand l'altière Stamboul et sa perfide vengeance,
Promenaient leur fureur sur la cendre d'Argos,
Hydra jeta soudain un long cri de vengeance
Dont retentit l'écho d'Athos;
Léonidas parut, a ce cri d'allégresse
Devant le Turc épouvanté,
Et de ton sang, ô jeune Grèce,
De ton sang généreux, jaillit la Liberté!

Quand l'Anglais, dominant aux rives du grand fleuve,
Abusait de ses droits sur de pauvres colons,
Le désespoir émut l'orphelin et la veuve,
Et le créole aux cheveux blonds;
Washington enflamma la peuplade héroïque,
Et fit pâlir la royauté;
Et de ton sang, brave Amérique,
De ton sang généreux, jaillit la Liberté!

Et quand sur nos aïeux la verge féodale
Frapait pour assouvir les caprices des grands,
Le pauvre, que le riche écrasait sous la dalle,
Exaspéré, sortit des rangs,
Peuple, comme tes rois, tu deviens inflexible,
Tu rachetas l'égalité
Et de ton sang peuple invincible,
De ton sang généreux, jaillit la Liberté!

Quand l'hydre insatiable a relevé la tête,
Renchérissant de haine et d'affreuse impudeur,
— Le despote n'a pu conjurer la tempête,
Que souleva son déshonneur...
Le peuple a triomphé, mûri par la souffrance
Et par l'austère pauvreté,
Et de ton sang, ô belle France,
De ton sang généreux, jaillit la Liberté!

O vous, vous qui, le soir, pleurez dans l'esclavage,
N'espérez de vos rois ni grâce ni pitié,
Ecrasez, étouffez, avec un saint courage.
Tous ces germes d'inimitié;
L'homme fort, le héros, celui dont le cœur vibre,
S'immole pour la vérité.
Du sang, si l'on veut être libre!...
Car d'un sang généreux, jaillit la Liberté!

Frédéric MISTRAL.
15 Avril 1848.

Je me permets ici, de placer une anecdote personnelle.

Mon oncle, Jean Rey, dit Lame, marin, transporteur à fret, de père en fils sur le Canal d'Arles à Port de Bouc était travaillé comme moi par le démon de la politique.

Il a été pendant 30 ans, conseiller municipal d'Arles, conseiller d'arrondissement, ce qui n'est pas peu de chose! et désigné président du Conseil d'arrondissement, ce qui lui a permis de mettre sur ses cartes: Jean Rey, marin, conseiller d'arrondissement, ex-président du Conseil...

Or, chaque année, le président du Conseil... d'arrondissement d'Arles, offrait à ses collègues, un déjeuner aux Baux.

Une année, la bande rencontra à l'Hostellerie de la reine Jeanne, Léon Daudet, qui aime le Roy, mais encore plus le Châteauneuf-du-Pape. La table des conseillers d'arrondissement était dressée à côté de celle du leader de l'A. F. qui couche en ce moment sous les ponts d'un exil, que pour ma part, je trouve trop prolongé.

Au dessert, mon oncle se leva, et déclama une poésie incendiaire contre les tyrans et les rois.

Réveillez-vous, enfants de la Gironde
Et tressaillez dans vos sépulcres froids
La liberté va rajeunir le monde
Guerre éternelle entre nous et les rois.

Sans laisser son Châteauneuf, Daudet se leva et partit non sans demander au patron du restaurant:

— Qu'est-ce que c'est que ces énergumènes!

— Des rouges d'Arles!

Or, mon oncle ignorait, et je le lui apprendis, que la poésie fougueuse qu'il récitait et qui effaroucha Léon Daudet, c'était tout simplement le Chant du Peuple du jeune Frédéric Mistral.

Ce n'est certainement pas ce jour-là que Mistral aurait pu dire, pour la première fois, le mot qu'on lui prête:

— C'est Léon Daudet qui m'a le mieux compris.

M. Pierre Jullian a découvert également que Mistral à l'âge de 17 ans, avait écrit, en date de Maillane, 23 avril 1848, une longue lettre au rédacteur de la Semaine, une feuille parisienne, où il exhale les superbes élans de sa foi républicaine et demande l'insertion non seulement, des deux poèmes que je viens de publier, mais aussi d'une pièce: Brise d'hiver, que nous ne possédons pas.

Notre hommage à M. Jullian serait incomplet si nous n'ajoutons qu'en tant qu'historiographe d'Anselme Mathieu, il a eu connaissance de la correspondance échangée entre Mistral et Anselme Mathieu, de 1847 à 1860, c'est-à-dire de l'époque qui pour Mistral va de 17 à 30 ans. Cette correspondance est inédite. Elle est au musée Calvet, et fait partie d'un legs fait par M. Edouard Reynolt. Peut-être pourra-t-on la publier très prochainement, avant 1964, échéance des 50 années fixées, pour la publication des lettres de Mistral. Mais M. Jullian qui a lu ces lettres, peut dire ceci:

— Nous voyons le Mistral de 1848 reprocher à Mathieu ses sympathies pour les conservateurs. Il le conjure d'abandonner leur parti rétrograde et fini et de venir avec lui vers le socialisme qui a pour lui l'avenir. A la fin d'une de ses lettres, Mistral dessine même un buste de la République avec le bonnet phrygien.

Les travaux de M. Pierre Jullian, sur Mistral ont une valeur plus que documentaire. Je crois devoir dire que M. Pierre Jullian, dans ses études est en absolue collaboration avec Madame Veuve Mistral, ce que ne peuvent pas dire certains écrivains, qui se targuent d'un lien de parenté avec le Maître.

C'est M. Pierre Jullian qui, dans la maison de Maillane, avec des documents, inédits, peut en ce moment préparer le beau livre qui sera publié à l'occasion du centenaire de 1930.

Mais, si Mistral ne craint pas de faire allusion à ses débuts, où il flagelle les rois de son mépris, et chante la liberté, vous trouverez en vain la relation de ces premières années poétiques du Grand Provençal, dans ses autres historiographes à part Jullian, Emilé Ripert, Jules Belleudy, le docteur Pansier, Anfos Martin.

Ah! l'on comprend les rires et les sarcasmes quand on ose accoler l'épithète de républicain, au nom de Mistral. Et les républicains eux-mêmes crient au paradoxe!

Je cherche en vain, dans le livre si profond et si ramassé à la fois, de M. Jules Vérant:

— De Dante à Mistral, livre dont j'aurai à m'occuper tout à l'heure. Je cherche en vain dans la Vie harmonieuse de Mistral, du regretté Marius André, (1) livre paru tout récemment. Je cherche en vain chez Lasserre.

(1). Cependant dans une conférence faite au Flourège, Marius André, reconnaît que Mistral était républicain (Le Feu, novembre 1924).

Mistral commence à Mirèio, d'après ceux qui ont tenté de jeter l'épervier sur lui. Mistral serait donc venu au monde le 2 février 1859 à l'âge de 29 ans. Il y a donc 70 ans. Cela me rappelle la fameuse discussion sur la naissance de la France, dans certaines écoles politiques, les uns prétendent que la France commençait à la Révolution de 89, les autres essayant de démontrer qu'elle commençait à Jeanne d'Arc et Jaurès les mettant tous d'abord en parlant de la France éternelle...

Mistral n'a pas couvert de son pavillon la marchandise des ennemis de la démocratie.

Il est temps que nous résumions les points que sa doctrine a de commun, d'après eux, avec la leur.

Et puis, au fil de l'étude de la vie et de l'œuvre de Mistral, à partir de Mirèio, nous verrons s'ils ont le droit de réclamer pour eux seuls, pour leur doctrine l'œuvre du Grand Poète, du grand Patriote et du grand Humanitaire qu'on a comparé, avec juste raison à Lamartine, à Victor Hugo et à Alfred de Vigny. Je veux être beau joueur: je dis même que si les républicains ne tenaient pas compte des origines frondeuses de Mistral, en faveur de leur idéal, ils pourraient le compter quand même dans leurs rangs, car l'unité politique de Mistral, sa fidélité aux principes de sa jeunesse, j'entends les prouver ici, aux yeux et aux oreilles des hommes qui se prétendent héritiers du nom et de la doctrine.

Dans un livre, d'ailleurs très intéressant et plein d'aperçus inédits sur Adolphe Dumas, Frédéric Mistral neveu, écrit:

— Le cas d'Adolphe Dumas n'est point isolé. Mistral entre autres, de famille royaliste, après avoir été républicain avec toute la fougue de ses vingt ans, se rallia, lui aussi à l'Empire pour retourner ensuite aux idées conservatrices de ses aïeux.

Je sais aussi que M. Frédéric Mistral neveu, dirigeait la partie littéraire du Courrier du Midi, avant qu'il ne devint la propriété exclusive de l'Action Française.

En manchette de ce journal, je lis d'un côté:

Nàutri li bon Prouvençau
Couvàn la cresenço
D'une reneissènço.

Frédéric Mistral.

Et de l'autre:

Tout ce qui est national est nôtre.

Duc d'Orléans

Eh bien, nous verrons à la lumière de l'étude que je vais vous soumettre s'il est bon, s'il est juste, et je lâche le mot, s'il est honnête d'accoupler ainsi la signature du doux poète de Calendal à celle du prédécesseur au titre du duc de Guise.

Charles Maurras a écrit dans La Sagesse de Mistral et dans l'Enquête sur la Monarchie:

Cette enquête qui touche à sa fin a été un travail de salut public: je l'ai consacrée page à page, à la renaissance complète de l'antique patrie française, qu'il me soit permis d'en dédier un petit espace aux puissances, aux vertus de la patrie particulière, aux sonores beautés de la langue qui murmura autour de mon berceau; peut-être ne serais-je ni royaliste, ni traditionnaliste, ni nationaliste, ni même patriote sans les enseignements donnés dans cette langue par le chant divin de Mistral.

Qu'est-ce à dire sinon que c'est Maurras qui est allé à Mistral. Il ne me sera facile de démontrer que ce n'est pas Mistral qui est allé à Maurras.

Si Maurras est devenu royaliste au contact de Mistral, notez qu'il dit peut-être (bessai) d'autres, peuvent, y trouver un levain de républicanisme et de socialisme amalgamés en fédéralisme, doctrine qui a eu sa vogue et qui pourrait l'avoir encore.

1re année. Dimanche 9 Avril 1848. N°6.

ON S'ABONNE:

Au Bureau de la Direction, chez MAGNY, lithographe, place de l'Horloge, à Avignon, ou l'on reçoit les annonces et tout ce qui concerne la rédaction.

Les Annonces, Réclames et Faits divers et Abonnemens sont reçus à Paris par la Société l'AGENCE GÉNÉRALE D'ABONNEMENTS ET AFFAIRES, place de la Bourse, n°12.

On est prié d'affranchir.

UN DESSIN LITHOGRAPHIE paraîtra dans chaque numéro.

ABONNEMENT, POUR AVIGNON,

6 mois 5 fr.

3 mois.....3 fr.

POUR LE DEHORS,

6 mois 6 fr. 50

Un numéro 25 c.

ANNONCES: La ligne 15 c.

On traite à forfait pour les annonces souvent répétées.

LE COQ

JOURNAL POLITIQUE, ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, paraissant tous les dimanches.

Avignon, le 9 Avril 1848.

Le général Régeau. commandant la subdivision de Vaucluse, est arrivé depuis quelques jours dans nos murs; la musique de noire garde nationale a été mercredi dernier saluer son arrivée. Nous nous faisons un devoir d'ouvrir nos colonnes à son ordre du jour, et d'insérer la lettre flatteuse qu'il a adressée à notre colonel, M. Ritter. Ses excellens sentimens et ses opinions républicaines doivent lui assurer.
(....)

En Afrique, encore dans les premiers jours du mois de mars; je n'avais pu adhérer au triomphe de mes opinions, que déjà j'étais appelé au commandement du département de Vaucluse.

Je veux répondre à la confiance du Gouvernement, me montrer digne du commandement important qui m'est confié et m'appuyer sur le bon esprit des troupes, leur discipline et leur attachement au drapeau; car le drapeau, c'est la République, son symbole de liberté, d'égalité et de fraternité!

Fac-similé de la première page du journal Le Coq, dans lequel Frédéric Mistral publia ses premières poésies républicaines.

Dans un livre tout récent: La République des Martigues, Charles Maurras essaie d'attirer plus encore, à lui, la couverture mistralienne: Un critique d'Action française résume la pensée de l'auteur d'Antinea:

— Il ne saurait plus désormais être contesté que le fédéralisme maurassien est l'aboutissement logique de la doctrine mistralienne, la conclusion nécessaire de la leçon de Maillane et de celle d'Aix. Il s'imposera de plus en plus comme l'antidote également efficace du Jacobinisme centralisateur et du séparatisme, plus criminel encore. C'est par sa réalisation et par elle seulement, que nous pourrons voir à nouveau les provinces reconstituées se grouper autour de leur chef héréditaire, Roi de France, Comte de Provence: et les libertés locales et régionales, anéanties au cours de la funeste nuit du 4 Août, renaître et refleurir plus vivaces que jamais.

— Sous le drapeau étoilé et fleur delysé de la Monarchie Fédérale...
Eh bien nous allons voir!

De 1851 à 1859

Voici Mistral en août 1851, au moment où il passe sa licence en droit. Mistral a 21 ans 1/2.

M. Jules Belleudy écrit à ce sujet:

— Le fait qu'on trouve dans cette thèse quelques affirmations très nettes de sa part sur les salutaires réformes de la Révolution et sur la République une et indivisible, mérite d'être souligné.

Cependant il faut marquer que le coup d'Etat de 1851 va profondément décevoir Mistral dans son idéal politique. Mais cette crise de conscience ne le détachera pas de la République. Tout au plus, abandonnera-t-il la politique militante, et il aura bien raison! pour entreprendre Mireille, l'œuvre capitale de sa vie, œuvre qui lui prendra 7 années.

Écoutons ses Mémoires et Récits (chapitre XI),

— Comme une bombe, dans l'entrefaite de ce prodrome de Mireille éclata la nouvelle du coup d'État du 2 décembre 1851.

Quoique je ne fusse pas de ces fanatiques chez qui la République tient lieu de religion, de justice et de patrie, quoique les jacobins par leur intolérance, par manie du niveau, par la sécheresse, la brutalité de leur matérialisme, m'eussent découragé et blessé plus d'une fois, le crime d'un gouvernement qui déchirait la loi jurée par lui m'indigna.

Il m'indigna, car il fauchait toutes mes illusions sur les fédérations futures dont la République en France pouvait être le couvain...

Quoiqu'il en soit, en conséquence, je laissai de côté, et pour toujours, la politique inflammatoire, comme ces embarras qu'on abandonne en route pour marcher plus léger, et à toi, ma Provence, et à toi, poésie, qui ne m'avez jamais donné que pure joie, je me livrai tout entier.

Tout entier, c'est une façon de parler. Il ne faut pas oublier qu'un homme a lancé avec succès des théories nouvelles, c'est Proudhon avec son fédéralisme, ou plutôt son principe fédératif.

C'est dans le proudhonisme fédéraliste que Mistral va jeter sa nouvelle gourme politique, et nous verrons tout à l'heure qu'il n'a jamais renoncé complètement à la politique, cet art de gouverner les hommes, car il en est de la politique comme de certaines femmes: on peut les lâcher, mais elles ne vous lâchent pas.

Ainsi donc, réservons le proudhonisme mistralien ou le mistralisme proudhonien pour un autre chapitre.

Et puisque nous sommes à la période qui va de 1851 à 1859, Mireille, ce 89 linguistique de la Provence, arrêtons-nous en 1854, à la fondation du félibrige, cet autre dérivatif mistralien.

Je veux d'ailleurs rapidement débayer mon terrain, pour faire parler le Maître à travers son œuvre, et le faire vivre à travers ses gestes les plus expressifs par rapport à ma thèse, Le Félibrige se fonde en mai 1854:

Vers 1854, dit M. le docteur Pansier dans son Histoire de la Langue Provençale, les circonstances rassemblèrent à Avignon, sept jeunes gens qui cultivaient les lettres provençales. On se réunissait le soir au bord du Rhône sous les arbres des guinguettes de l'Ile de la Barthelasse et on y banquetait.

Aubanel définissait ainsi la mission de ce septuor de bon aloi:

Quand avèn proun agu poutouna la fiolo
Avèn poutouna li chato. (Rires)

Son but:

Le Félibrige est gai, amical, fraternel, plein de simplicité et de franchise, son vin est la beauté, son pain est la bonté; et son chemin, la vérité. Il a le soleil pour régalade, il tire sa science de l'amour et met en Dieu son espérance.

Marius André dans une conférence au Flourège publiée par le Feu en octobre 1924 cite le chant des félibres, composé par Mistral:

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dou païs!
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis:
Noste cèu blu, noste terraire
Soun per nous autre un paradis.

Sian tout d'ami galoi e libre
Que la Prouvenço nous fai gau;
Es nauère que sian le flibre,
Li gai felibre prouvençau.

En Prouvenço, ço que l'on penso
Ven sus li bouco eisadamen;
O douço lengo de Prouvenço,

Vaqui perque toujours t'amen!
Sus li fre jau de la Durènço
N'en aven fa lou serramen!

Le félibrige était, on le voit, inoffensif. Mais peu à peu, à l'ombre ou à la clarté resplendissante du Maître, il a formé ses cadres et formulé ses prétentions.
Sans entrer dans le détail de la vie félibréenne,

FELIBREJADO DE SANTO ESTELLO EN AVIGNOUN, 1894

HOTEL D'OU LOUVRE, SALO DI TEMPLIÉ

Menudaio Apetissènto
Meloun de Cavaïoun
Salade Avignounenco
Couquiho de la Mar Bluio

Rabi de Biou de Camargo
Rabasso dóu Ventour

Counglan
Poumo d'Amour
Poulan de la Bartalasso

Chambre de Vau-Cluso
Tourre de Jacoumarto
Frucho e Pastissarié

Vin felibren de Castèu-nòu di papo
Vin de la Coupo
Vin lampant e petejant
Blanqueto de Limous

Liquour e cafè

Un des menus des joyeux banquets qui réunissaient les Félibres en Avignon.

détails que l'on trouvera dans le livre du docteur Pansier qui a vu juste objectivement, mais dont je n'approuve pas la déclaration de guerre à ces félibres qui bien qu'hostiles à la République, n'en répandent pas moins les beautés de la langue provençale, et chantent le sol et les traditions, on peut bien dire que le félibrige a plutôt nuit à Mistral qu'il ne l'a servi. Il l'a en tout cas défiguré aux yeux du grand public plus attentif au ronron de tous ses moustiques qu'au chant du Grand Cigalier, car Mistral est peu connu de ceux qu'il a glorifiés.

Retenons, cependant que dans un discours de Santo Estello, de 1881 (cité par l'Armana Prouvençau) Mistral dit:

— Le Félibrige vient de la Démocratie. Nosti Felibrige au liò d'ana au contro dóu vane d'aqueste èro tout au countrari pourta sus lou courrènt dis evenimen que vènon.

Mais, c'est parce qu'il est débordé par ses satellite, interprétant à leur façon son sirventès, si controversé, La Comtesse (que j'interprète, moi dans un sens avancé et que d'autres, comme Pansier interprètent dans un sens rétrograde); c'est parce que la plupart des félibres interprètent à rebours la doctrine fédéraliste que j'examinerai tout à l'heure et qui elle, est une véritable panacée sociale contenant toutes les aspirations de la doctrine mistralienne; c'est pour cela que Mistral fut obligé de faire enfin, une décisive déclaration toute de prudence et qui réservait l'avenir:

Dans un discours à Valence (Espagne), en 1881, Balaguer, chef des républicains fédéralistes catalans avait dit:

— La renaissance félibréenne, si elle veut être connue, si elle veut être féconde et si elle ne veut pas mourir abandonnée dans un coin aux passe-temps de la famille, doit se faire propagandiste, comme le furent les vieux troubadours, propagandistes des idées du siècle; car la littérature qui n'a pas de mission, n'a pas de raison d'être; et quiconque ne va pas avec le siècle, va contre le siècle, et languit et tombe à la mer.

Mistral lui répond:

— Si Balaguer entend par idéal du siècle la liberté sereine et large, nous sommes tous de son avis, car c'est la liberté qui fait croître le chêne et pousser le brin d'herbe, qui fait planer l'aigle dans l'espace ensoleillé et chanter l'oiseau sur la branche; mais si dans les paroles de l'ardent orateur, il y avait sous-entendue quelque pensée politique, si Balaguer a voulu dire que notre renaissance doit se faire l'instrument de tel ou tel système philosophique ou politique, au nom même de la liberté sainte nous protesterions ici. Ainsi que nous l'avons dit cent fois, le Félibrige est né en dehors de tout but politique, et il doit y rester complètement étranger...

Restons donc ce que nous sommes: félibres libres. Que nos œuvres soient l'expression, le miroir de sa nature du pays, des traditions de la Provence et du génie de sa langue... et qu'il n'y ait pas pour nous d'autre propagande à faire que celle de l'amour de la patrie, car c'est le seul point sur lequel nous puissions tous tomber d'accord.

Plus tard il dira:

— Quiconque s'embarque dans la politique, se rétrécit la cervelle.

Et encore:

— On dit: ce sont des royalistes! On dit: ce sont des républicains! Les uns crient: ce sont des cléricaux! d'autres: ce sont des hérétiques! sans compter les franchimands qui nous croient séparatistes. Eh bien! non, le Félibrige marche en dehors de tout parti; il est la floraison du patriotisme pur et l'antipode de cette école (e)qui, prêchant follement la destruction du sens national, est la cause première des malheurs de la France.

Le Félibrige chemine vers la réunion des races, mais en respectant la liberté de chaque race, car une condition pour réunir les hommes c'est de respecter d'abord la liberté de chacun.

Eh bien, je ferai table rase de tout cela pour ne distinguer dans le félibrige que les belles figures de Mistral, d'Aubanel, de Félix Gras et de Roumanille.

Le Félibrige s'est agité pour deux causes: 1° Le fédéralisme, je dirai tout à l'heure ses origines républicaines et même socialistes, et c'est pourquoi Mistral républicain de 1848 n'est pas à dédaigner si on veut en comprendre le sens; 2° la politique rétrograde à laquelle Mistral met un frein en proclamant le félibrige au-dessus et en dehors de toute politique.

Tout le reste n'est que littérature et chansons.

Tous ceux qui ont essayé de définir le félibrige se sont leurrés s'ils ont méconnu son côté fédéraliste à origine républicaine et socialiste. Gabriel Boissy, répondait avec clarté au questionnaire de Pierre Vierge, du Feu (janvier 1910)

Au fond il y a deux félibriges l'un poétique et mystique qui a eu son plus grand éclat, l'autre administratif et social. Mais combien est plus vague la réponse de J. L'Hermitte:

— Le Consistoire reprend avec entrain, la marche du félibrige, stimulée par les charmes d'un secret en Sainte Estelle, qui conduira vers le but d'un avenir poétique et social!

Puisse l'étoile à sept rayons se faire jour à travers ces nuages!

Cependant la résurrection de la langue provençale est à mettre à l'actif du félibrige.

Aussi je trouve un peu injuste la quatrain d'Alexis Mouzin, à l'heure où les félibres étaient l'objet de certaines attaques:

Mais contre eux pourquoi tant d'efforts
Le félibresque dialecte
Pécaire! moi, je le respecte
J'ai toujours respecté les morts!

Non, la langue provençale n'est pas morte, elle ne mourra pas, cher Alexis Mouzin, vous qui à l'ombre de vos 80 ans terminez, à la façon des sages, une existence toute de probité, consacrée à l'art et à la poésie. Et la preuve qu'elle ne mourra pas, cette incomparable langue provençale, c'est qu'en aucune autre langue, vous auriez pu donner du félibrige une définition aussi colorée:

La definicioun que vous n'en pode douna
Es que sus cinquante felibre
N'aven quaranto sieis que fan de bon dina
E quatre que fan de bon libre.

J'ai été amené après la mort de Mistral à faire une enquête dans le Quotidien du Midi:

— Que va devenir le félibrige sans Mistral. Tous les hommes de lettres qui me répondirent dirent à peu près, que Mistral mort, le félibrige était mort du même coup.

Or, ces conclusions étaient les mêmes que celles de l'enquête du Feu que je citais tout à l'heure.

Maurice Barrès avait répondu:

— Je n'écarterai jamais une occasion d'exprimer mon amour, mon respect, mon admiration pour Mistral et son œuvre si noble, aisée, féconde et faiseuse de calme.

Quant au surplus de votre question faites-moi grâce.

Et Sar Peladan beaucoup plus bref et plus expressif, avait lancé cette cruelle équation:

MISTRAL + MISTRAL = FELIBRIGE

FELIBRIGE — MISTRAL = 0

Mistral sceptique

Ainsi je crois avoir débroussaillé mon sujet en situant Mistral aux prises avec son enthousiasme de jeunesse pour la République; je l'ai montré découragé par l'avortement de l'ère de justice et de liberté que constitua l'avènement de l'Empire, puis se jetant, par lassitude naturelle d'une politique stérile bien basse au regard de son idéal fédéraliste, dans les bras berceurs de la Poésie, sous les caresses de Mireille, de Vincent et du soleil dardaïant de Crau; je l'ai désolidarisé du Félibrige politique et régressif et en particulier des félibres dont il servit de paravent.

Oui, je concède volontiers, dans cette première partie de ce livre, que Mistral a rejeté de ses préoccupations la politique banale qui confine trop souvent à l'intrigue. Mais la haute, la grande Politique, Mistral ne pouvait y échapper.

Je montrerai quelles hautes vues il eut sur le devenir social, je dirai quelle place éminente il a fait, et dans son œuvre et dans sa pensée intime, à la démocratie digne de ce nom, au peuple, à la glèbe, et apparaîtra son idéalisme républicain et socialisant, harmonieux, quoiqu'on en dise, de sa plus tendre jeunesse à sa mort.

Tant pis si le scepticisme de mes lecteurs, crie encore au paradoxe! ma thèse s'imposera à leur conviction.

Mais, pour ce qui est de la politique de clocher et de basse démagogie, je ne résiste pas au plaisir de publier le délicieux morceau intitulé: L'Ome poupulàri (L'Homme populaire) qu'il a écrit dans l'Armana Prouvençau de 1883:

Quant i'a de tèms que siés Maire de Gigougnan?

— I'a cinquanto an, moun ome!

— Couiounes pas? I'a cinquanto an?

— O, o, i'a cinquanto an. Ai vist passa, moun bèu, vounge gouvernemen, e crese pas de mourir, se lou bon Diéu m'ajudo, sènso n'enterra 'ncaro un miejo-dougeno.

— Mai coume as fa pèr sauva ta cherpo entre tant de gaboui e de revoulucion?

— Eh! moun ami de Diéu es lou pater dis ase. Lou pople lou brave pople, demando qu'à èstre mena. Soulamen, de lou mena, tóuti n'an pas lou biais. N'i a que te dison: Lou fau mena rede. D'autre te dison: Lou fau mena dous. E iéu, sabes que dise? Lou fau mena gai.

Regardo un pau li pastre; li bon pastre es pas aquéli qu'an toujour lou bastoun en l'èr, es pas nimai aquéli que se couchon souto un sause e que dormon sus li ribo.

Li bon pastre es aquéli que caminon plan-plan davans soun escabot en jougant dóu flahutet. L'avé, que se sènt libre, e que l'es efetivamen, despouncho afeciouna lou margai e la cardello; pièi, quand a lou vèntre plen e que vèn l'ouro de rintra, lou pastre sus soun fifre jogo la retirado, e lou troupèu countènt s'endraïo vers la jasso, léu fau ansin moun ome: jogue dóu flahutet, e moun troupèu seguis.

— Jogues dóu flahutet! Acò te fai bon dire. Mai enfin, dins ta coumuno, as de blanc, as de rouge, as de testard, as de viedase, coume pertout, anen! e quand vèn lis eleicioun, pèr un deputa, vole metre, coume fas?

— Coume fau? eh! moun bon, laisse faire.... Car, de ié dire i blanc: Voutas pèr la Republico, sarié perdre si pater emai sa peno; e de ié dire i rouge: Voutas pèr Enri-Cinq, autant vaudrié escupi contro aquelo muraio.

— Mai lis escambarla, aquéli qu'an ges d'oupinioun, li pàuris innoçènt, tóuti li bòn gènt que varaion, peccaire, ounte lou vènt li coucho?

— Ah! aquéli-d'aquí? quand, de-fes, à la barbo, me demandon moun avis:

— Vès, ié dise, Bassaquin vau pas mai que Bassacan.

Se voutas pèr Bassaquin, aquest estiéu taurès de niero; e se voutas pèr Bassacan, aurès de niero aquest estiéu. Pèr Gigougnan, vesès, vau mai uno bono plueio que tóuti prumoumessò que vous fan li candidat. Ah! sarié diferènt, se noumavias de païsan: tant que pèr deputa noumarès pas de païsan, coume se fai dins la Suèdo e coume fan en Danemarc, noun sarès pas representa. Lis avoucat, li medecin, li journalisto, li bourgeoisot de touto merço que mandas eilamoundaut, demandon qu'une causo: resta à Paris tant que poussible, pèr tira au rastelié e pèr móuse la vaco... Se fitron bèn de Gigougnan! Mai se, coume vous dise, mandavias de païsan, pensarien à l'espargne, demenirien li gròssi plaço, farien jamai la guerrou, cavarien de canau, aboulirien li Dre-Reüni, e se despacharien de faire lis afaire pèr s'enveni avans meisoun... E dire que i'a, en Franço, mai de vint milioun de pèd-terrous e que n'an pas lou gàubi de manda tres cènt d'entre éli pèr représenta la terro! Dequé riscarien de prouva? Sarié bèn tal asard se fasien plus mau que lis autre!

Avec un tel programme il est évident que Mistral aurait pu être facilement député de Carpentras!

Mistral précise ses opinions politiques.

Mais ce blasé apparent, ce fin psychologue qui raisonne comme un limier des sentiers battus de la politicaillerie du Café du Commerce, on a tout de même songé à en faire un député!

Le félibre Tavan en 1870, au nom d'un groupe, lui offrait une candidature législative à Marseille. Mistral lui répond en un langage qui révélera le fonds de sa pensée politique. Et ce fonds apparaîtra encore bien mieux dans la réponse qu'il fit à d'autres ouvertures qui lui entrouvraient le Parlement.

Octobre 1870

Mon cher Tavan (1)

A ta lettre si franche et si généreusement amicale, je dois répondre franchement.

Je ne suis pas ambitieux, et tout mon idéal, tu le sais, est la résurrection de la patrie provençale écrasée depuis 500 ans par la centralisation parisienne.

(1). De Dante à Mistral, Jules Véra, p. 194.

Cette pensée ressort de toutes mes œuvres, et tous ceux qui m'ont lu savent que j'aime la Provence comme une maîtresse adorée et savent que personne n'a chanté avec plus de passion la race du Midi et le peuple de la glèbe. Voilà pourquoi je ne ferai pas un pas pour briguer n'importe quoi dans mon pays. Tous savent qui je suis, tous savent d'où je suis, et si on ne le sait pas, qu'on le demande. Il n'est du reste pas certain que je puisse à l'heure actuelle être utile à mon pays comme je le voudrais. Si je participais au travail d'une Constitution nouvelle, je ferais tous les efforts pour faire triompher le principe fédératif, et je crois malheureusement que cette idée n'est pas encore comprise en France. Nos républicains français rêvent sans cesse les bienfaits des constitutions américaine et suisse, et tous ou presque tous ignorent ou repoussent le seul moyen de les atteindre, qui est la fédération.

Donc mon ami merci pour tes loyales et sympathiques ouvertures, mais, je te le répète, plus ambitieux de travail que de popularité, je suis bien décidé à ne rien briguer du tout.

Je t'embrasse.

F. MISTRAL

Eh! quoi, vous allez me dire: Mistral était encore républicain en 1870? Il avait 40 ans, 40 ans, c'est l'âge de pleine raison, de pleine maturité, de pleine responsabilité! Eh! oui, Mistral n'avait rien renié de ses illusions de jeunesse.

Ecoutez ce petit billet que lui envoie le 4 Septembre 1870, Stéphane Mallarmé:

Avignon, Dimanche soir.

Cher Ami,

La journée si amèrement commencée ne pouvait finir d'une façon plus grandiose (on devine que Mallarmé parle à un partisan. N. de l'auteur), seulement, c'était à vous de monter au balcon de l'Hôtel de Ville d'Avignon pour y proclamer la République à la Provence, mais les choses se passent toujours de travers.

Voit-on Mistral sonnant le Jacquemart de cet Hôtel de Ville d'Avignon où sont gravées dans le marbre les paroles d'Allain-Target fustigeant l'Empire!

Puisque nous voilà autour de 1870, et pour bien vous prouver que Mistral ne s'est pas rallié à l'Empire et qu'il n'est pas retourné aux idées conservatrices de ses aïeux ainsi que le prétend Frédéric Mistral neveu, relisons ce qu'il écrit le 1er mars 1865 à Bonaparte Wyse:

.... Vous jugez excellente la poésie catalane actuelle. Elle s'inspire trop des vieilles idées et d'archéologie nationale. Elle ne vit pas assez dans son siècle et se tient trop en dehors de la vraie nature et du peuple moderne.

(...)

Si le cœur de nos vaillants amis avaient battu à l'unisson du mien sur la question provençale, nous aurions accompli peut-être quelque chose... Nous aurions préparé, accéléré le mouvement fédératif, qui est dans l'avenir. Non pas que j'ai l'idée niaise de rêver une séparation de la France. Les temps futurs sont à l'union et non à la séparation. Mais aussi et surtout, ils sont à la liberté, à la liberté des races, des cités, des individus, dans l'harmonie... N'est-il pas évident, pour tous ceux qui réfléchissent, que l'Europe, même en conservant ses rois et ducs et empereurs, court à l'union républicaine? Si, au conseil des amphictyons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le Midi, qui forme le tiers ou le quart de ces 30 unités, aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. Et voilà tout. Mais les félibres se moquent de cela comme de l'an quarante. Seulement comme rien d'inutile ne se produit en ce monde, je suis convaincu qu'à un moment donné de cette semaille littéraire et linguistique naîtra quelque homme de génie pour en tirer parti. La terre des Mirabeau, des Thiers, des Garibaldi, ne jettera pas toujours au service de ses voisins la sève géniale de ses fils. Amen! (1)

(1) Lettre publiée par M. Jules Charles-Roux (Provençal de Paris, 17 novembre 1912). Il faut ajouter que la plupart des lettres ou documents qui ont éclairé le côté politique de la vie de Mistral sont sortis des Archives Iconographiques du Palais du Roure fondées par M. Jules Charles Roux et perpétuées avec un culte admirable par Mme Jeanne de Flandreysy.

Mais voici, non plus une amicale proposition de candidature, comme celle de Tavan, mais une proposition typique de candidature conservatrice. Nous sommes en 1893, Mistral a 63 ans. C'est le Comte Terray, conseiller général de Barbentane qui charge Paul Mariéton de taire l'offre. Et voici la réponse de Mistral à ce dernier, publiée dans le tome II de Paul Mariéton d'après sa correspondance, (Georges Crès, éditeur)

Je vais te mettre tout de suite à même de répondre à l'excellent comte T. qui, absolument fermé aux vues et aux choses du Félibrige, ne peut comprendre qu'il est des avenir et des idéals supérieurs à ceux rêvés par le comte d'Haussonville.

Je ne puis sacrifier aux inanités d'un parti politique usé jusqu'à la corde les quelques années de bonne vie félibréenne que le bon Dieu me réserve. Tant qu'il y avait chance d'avoir une majorité sur le nom d'un titré ou d'un bourgeois quelconque, on affectait le plus clair dédain pour n'importe quel représentant de la Renaissance provençale. Roumanille lui-même n'était pas digne de figurer sur une liste du Conseil municipal d'Avignon. Maintenant que tout est perdu irrémédiablement pour les candidats conservateurs dans l'arrondissement d'Arles, qu'on est forcé de reconnaître la popularité de Mistral au-dessus de tous les partis, on voudrait me faire servir de cheval de renfort. Eh! bien, non, je ne veux pas de ce rôle. J'ai mieux à faire que d'aller perdre la fin de ma vie de poète pur dans les basses intrigues d'un Corps législatif quelconque. Je comprendrais ce dévouement de ma part au cas d'une Constituante réunie après un branle-bas, Constituante de six mois où l'on pourrait crier les revendications de la Provence et du fédéralisme. Et encore! C'est aux jeunes que reviendrait ce rôle. Donc qu'on n'essaie pas de m'offrir une candidature, je dirais non avec l'entêtement que j'ai mis à rester félibre toute ma vie. La vita nuova que mon action latente infuse, sans en avoir l'air, au corps apostolique du Félibrige est une œuvre assez belle pour que je m'en contente. Ces braves conservateurs, mais qu'ont-ils fait pour la cause?

Et que feraient-ils au cas d'un retour? Rien, rien, rien!

Eux qui ont l'argent et qui le gardent! Nous avons fait route avec les pauvres, c'est avec eux qu'il faut rester. C'est eux, du reste, qui ont l'avenir à coup sûr.

J'ai dit, mon beau!

F. MISTRAL.

Gravons dans nos cœurs et dans nos esprits, en même temps que ce formidable coup de boutoir contre les Conservateurs, cette belle devise du poète de Mireille.

Nous avons fait route avec les pauvres, c'est avec eux qu'il faut rester.

La voilà la véritable harmonie entre les idées républicaines et sociales de Mistral. Poète et Citoyen, depuis ses 17 ans jusqu'à ses 63 ans! Mais il y a mieux et beaucoup plus près...

En 1902, Mistral avait 72 ans. C'est encore Paul Mariéton, ce Prince d'Orange, qui va de nouveau relancer le Maître, au nom des partis de droite.

Et Mistral de répondre (Tome III de la Correspondance de Mariéton).

Je te remercie et te félicite pour l'instantanée compréhension que tu as eue de mon refus aux sollicitations qui sont venues m'assaillir cette semaine. Me vois-tu, à mon âge, après avoir filé la même pensée félibréenne pendant cinquante ans, quittant mon rêve de poète, fermant ma maison de Maillane, pour quatre ou six ans, et allant perdre mes dernières années de vie dans les couloirs du Palais-Bourbon! Ce serait un suicide lugubre à tous les points de vue. Et c'est le jour où les politiques d'un parti, ne trouvant pas de candidature présentable, se sentent vaincus d'avance avec leur programme banal, qu'ils songent enfin qu'un homme est arrivé à la popularité par sa seule attitude de poète et de patriote provençal!... Mais, qu'ont-ils fait, ces braves gens, pour la Cause de nos enthousiasmes désintéressés? Mistral, cheval de renfort... Ah! non!

Cheval de renfort, Mistral ne l'a même pas été, en 1914 à la veille de sa mort, lorsqu'il reçut M. Poincaré président de la République.

Alors que la municipalité royaliste de Maillane avait refusé de recevoir le Président, c'est chez lui qu'est descendu Poincaré.

Mistral avait envoyé chercher à la mairie le registre des délibérations. C'est donc dans la maison de Mistral que le Président de la République a apposé sa signature sur ce registre. Quelle plus belle preuve de l'indépendance et de l'autorité de Mistral, républicain, malgré tout!

La doctrine Mistralienne réside dans le Principe Fédératif de Proudhon.

J'en arrive au point le plus délicat de ma démonstration.

Où se trouvent les racines de la doctrine mistralienne?

— En réalité, dit Jules Véran, dans son livre déjà cité: il n'est pas facile de définir exactement la doctrine mistralienne.

Oui, si on ne l'apparente pas au socialisme proudhonien.

Le 15 Décembre 1912, M. Jules Belleudy, qui consacre à la Provence et aux Lettres, ses meilleures années, publiait dans la Revue du Midi, un article sur les Idées politiques de Frédéric Mistral.

Il disait notamment ceci:

— Est-il permis de conclure que l'auteur de Mireille sans rien renier de ses idées de jadis, sans retour en arrière, pensa dès lors que le fédéralisme pourrait fort bien lui préparer de nouvelles déceptions et qu'il n'est pas indispensable de recourir à cette forme d'organisation politique et territoriale lorsqu'une simple délibération du Conseil général ou une circulaire administrative suffisent...

Et il citait Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, qui par une circulaire avait recommandé l'enseignement de l'histoire locale dans les écoles. (Depuis on a fait mieux).

A cet article, Mistral répondait:

Maillane, 19 Décembre 1912.

Je reçois ce matin la Revue du Midi et je viens d'y lire.

Les Idées politiques de Mistral. Oui conformément à cet adage que pour obtenir deux sous il faut demander cinq francs, nous formulons à cette époque nos vagues revendications dans le mot fédéralisme mis en vogue par Proudhon. Mais on se serait contenté de ce minimum banal qu'on nomme décentralisation.

Voyons donc ce que voulait Proudhon:

— La vraie tyrannie, dit Proudhon, c'est l'absorption des souverainetés locales en une autorité centrale.

Fernand Cauzy résume ainsi les idées de Proudhon, dans le Feu (n° spécial réservé au fédéralisme, 1er mai 1919):

Il est d'autant plus nécessaire de les en dégager si l'autorité centrale ne s'occupe plus que de ce qui la regarde. Fortement établi dans sa famille, sur sa terre ou dans la copropriété de l'atelier, assuré de l'ordre intérieur et extérieur, l'homme moderne devra pour voir encore aux mille nécessités de la vie sociale: instruction, communications, échanges, etc. Ce sont les souverainetés locales communes et provinces qui l'y aideront et aussi les associations privées. Ce seront toutes de nouvelles créatrices de forces, des animations de droits nouveaux, érigés non par le bon plaisir de l'Etat, mais par l'effort des

citoyens. En participant à leur activité, l'individu ne sacrifiera rien de la sienne propre; il la grandira au contraire, la fondation de chaque corps étant limitée au service qui est sa seule raison d'être et les contractants, de par le droit fédératif issu du droit privé, se réservant toujours une part de souveraineté et d'action plus grande que celles qu'ils abandonne... plus aux citoyens qu'à l'Etat, aux autorités municipales et provinciales qu'à l'autorité centrale.

Mais je ne m'y trompe pas: c'est du socialisme, et du plus pur?

J'ai retrouvé précisément les notes que j'avais prise dans ma jeunesse au cours de la lecture d'un livre devenu assez rare: Le principe fédératif de Proudhon.

Et j'envisageais avec sympathie le système préconisé par cet écrivain qui exerça sur les républicains de 1848, un si grand empire.

Proudhon envisage deux régimes:

Le régime d'autorité:

1° Gouvernement de tous par un seul (monarchie ou patriarcat);

2° Gouvernement de tous par tous: Communisme.

Indivision du pouvoir. (ainsi il classe le communisme qu'il combat dans le régime d'autorité).

Le régime de liberté:

1° Gouvernement de tous par chacun (Démocratie)

2° Gouvernement de chacun par chacun (Anarchie)

Division du pouvoir.

Proudhon ajoute:

— Le plus grand obstacle à la liberté, c'est la liberté elle-même, liberté du prince, liberté des grands déguisés sous le masque de l'autorité.

Or, comment voulez-vous que Mistral qui a été séduit et convaincu par ces théories puisse avoir été de connivence avec le prince et avec les grands, ainsi que le voudraient Charles Maurras et ses amis?

Proudhon va plus loin. Dans le même livre il pose les prémisses suivantes que j'ai reproduites en les adoptant dans mes deux brochures: L'évolution économique et le socialisme, et Notice sur l'histoire des classes ouvrières de Rome à nos jours, publiées il y a 25 ans.

L'inégalité des fortunes à laquelle l'inégalité des conditions sert de prétexte et qui crée dans la société de si redoutables antagonismes est beaucoup plus l'œuvre du privilège, de la ruse et du hasard que celle de la nature.

Le principe d'égalité devant la loi a pour corollaire le principe d'égalité de race, d'égalité de conditions et celui de l'égalité toujours plus approché mais jamais réalisée des fortunes.

(Proudhon, Principe fédératif)

Nous atteignons, là, les nuages, nous dira-t-on. Sans doute, Mais sûrement nous dépassons le banal félibrige à fleur de terre, ce même félibrige que Mistral eut voulu, de ses mains, monter jusqu'aux sommets du Principe fédératif.

Mistral, comme Proudhon, est contre les régimes d'autorité. Je ne puis pas être sur ce point sérieusement contredit par Maurras ou Frédéric Mistral neveu.

Une simple strophe de l'Ode aux Catalans suffirait à fixer l'opinion sur ce point.

Nous verrons, vous dis-je, à la moindre cité redescendre, ô bonheur, la liberté antique, l'amour seul joindre les races, et si jamais se montre la serre noire d'un tyran, toutes les races bondiront pour chasser l'oiseau de proie!

Dans une lettre au poète Coran, dont on n'a pas la date mais qui a été écrite entre 1890 et 1900. Mistral écrit:

— Je déteste les niveleurs qu'ils s'appellent Louis XIV, Babeuf ou Napoléon. Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'Etat fédéral appliqué à la France avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne.

Pourtant Mistral un jour lança une boutade contre le progrès mais ce n'était qu'une boutade. Qu'on en juge:

— Un majoral du Félibrige Jules Cassini, de Morières, et mort en Avignon en 1896, auteur de quelques œuvres sérieuses en vers et en prose et notamment d'une pièce *Li varai de l'Amour*, avait écrit un sonnet en l'honneur de Christophe Colomb. Et il y avait ce vers, parmi les 14:

E la Terro reçaup lou Prougres que l'embrasso

Mistral écrivit à Cassini qui lui demandait son opinion sur son œuvre:

— Fau leva lou mot Prougrès d'aqueù beù sounet, i'a rèn de mai anti-pouèti qu'aquéu mot de journalisto et de demoucrato de village.
Acò sent lou burre de graisso de carogno et l'aigo-ardènt de tartifle.

Ne voyons là qu'un excès de verve du Maïanen, s'élevant en Poète contre le changement d'aspect que le machinisme allait donner aux champs qu'il eut voulus toujours plus près de l'homme et de la nature!

Excusez cette reposante diversion qui me permettra mieux d'examiner, devant vous, d'autres aspects de la doctrine mistralienne.
Celui à qui on prête des idées nationalistes, va se déclarer internationaliste.

Mistral et la Société des Nations

Dans une lettre à Jules Boissière (septembre 1885) publiée dans *l'Action Française* du 21 février 1916, Mistral dit:

—... Comme politique générale, nous devons sans relâche désirer le système fédéral: fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité. Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, menace toujours davantage entre le germanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France, chevalière de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille...

Ainsi Mistral en 1885, prévoyait la grande guerre.

Il prévoyait aussi dans cette bataille le rôle essentiel de la France, rempart du Droit.

Et il esquissait la grande idée de la Fédération des peuples ce qu'on appellera plus tard la Société des Nations.

Publiant dans le *Quotidien du Midi* le compte rendu d'une conférence faite à Avignon en 1923 par M. Victor Basch sur la S. D. N. un des parents de Mistral, mon ami J. Clamon m'écrivait:

Monsieur Achille Rey,

Une idée... Dans votre compte rendu de la conférence V. Basch, il y a un intéressant rapprochement à faire:

F. Mistral et Wilson.

En effet, dès 1861, notre grand poète, parlant du passé, et exaltant, dans ses vers lapidaires, l'esprit des anciennes républiques provençales du XII^e siècle, disait:

... Aquelo de Marsiho, en plen age féudau,
Moustravo escri sus soun lindau
Touti lis ome soun de fraire.

puis, confiant, malgré tout, dans l'avenir, il s'écriait (Voir *l'Ode aux Catalans*):

... l'amour soule jougne li raço,
E quouro que negreje uno arpo de tiran
Touti li raço boumbiran
Pèr coursseja la tartarasso.

C'est la Société des Nations et le vrai but qu'elle doit poursuivre.
Vous pourriez dire que le génie de Mistral, fruit vermeil des vieilles civilisations grecques et latines et de l'esprit gaulois, aurait veillé peut-être mieux aux réalités.

Recevez, Monsieur, etc. J. GLAMON.

Cette lettre de Clamon est de 1923.

Elle établit et précise bien un lien spirituel entre Wilson et Mistral.

Mais, déjà, en décembre 1904, Mistral avait prononcé chez M. le docteur Edward Léon les paroles suivantes (1) en l'honneur de Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis:

— Par ma voix de félibre, la vieille République d'Arles envoie son cordial salut à celle des Etats-Unis.

Notre petite République, dont peut-être, jamais vous n'avez entendu parler, existe pourtant... dans l'histoire. Elle n'y a fait parler d'elle que pour la beauté de ses femmes, la clarté de son soleil, et la chanson de ses cigales, et avec son Lion, son Lion armorial qui survit dans le nom du golfe du Lion; il ne lui reste plus hélas, que son indépendance linguistique et poétique.

Un mot encore pour bien établir la caractéristique républicaine du fédéralisme proudhonien auquel Mistral a adhéré.

Proudhon précise sa pensée:

— Qui dit République et ne dit pas fédération ne dit rien.

Qui dit liberté et ne dit pas fédération ne dit rien. Qui dit socialisme et ne dit pas fédération ne dit encore rien. (Principe fédératif, Dentu, éditeur 1836).

Il me serait facile par de nouvelles références de préciser le caractère républicain du fédéralisme proudhonien et... mistralien. Quelques-unes encore, suffiront à ma tâche.

C'est un socialiste Georges Renard qui écrit:

... Il faut se garder d'une vaine recherche de l'uniformité: en fait d'institutions locales, la diversité est naturelle et raisonnable... Seulement il faut aussi que le lien, très lâche ou même brisé entre les rouages qui peuvent sans danger évoluer isolément, soit d'une solidité extrême entre ceux qui ne peuvent marcher que sous une direction unique.

(1) Archives iconographiques du Palais du Roure.

Le système fédératif est, de tous ceux qui existent, le plus propre à réaliser cette double condition.

C'est le socialiste Paul Boncour qui relie dans son livre sur les Syndicats de fonctionnaires le syndicalisme au régionalisme.

La fonction sociale du Syndicat c'est de réglementer obligatoirement les intérêts du travail pour la profession ou la région qu'il représente. Il y a tout de même entre les professions, les industries et les métiers d'une même région des intérêts communs, et qu'il y aurait avantage d'en soustraire la gestion à la seule hiérarchie des bureaux.

Ce jour-la, la décentralisation sera décentralisation véritable, vivante, conforme à l'évolution moderne, pas hardi vers l'avenir et non retour impossible vers un passé disparu, décentralisation complète, fédéralisme intégral, à la fois corporatif et administratif, professionnel et régional, autrement fécond, autrement profond que ne l'avaient rêvé les libéraux de 1869 et même pas mal de décentralisateurs d'aujourd'hui.

Les Syndicats de Fonctionnaires, p. 58, Paris, Cornély, 1906.

Lequel aimez-vous le mieux: fédéralisme ou banqueroute? (Paul Boncour).

Le Figaro! 23 février 1903.

Je pourrais citer également, Georges Clemenceau, le docteur Ferroul, mais voici une adhésion bien d'actualité celle de M. Jean Hennessy aujourd'hui ministre de l'Agriculture, et président des Ligues régionalistes dans une étude sur la crise financière et le régionalisme, régionalisme étant pris ici pour le

terme de fédéralisme d'opportunité immédiate, compatible avec cette unité nationale que Mistral n'a jamais voulu rompre.

Un aperçu si court soit-il de notre fiscalité nationale et provinciale démontre que dans nos sociétés tout s'enchaîne et que le retard apporté à une réforme qui s'impose autant que l'organisation régionale en tient d'autres, je dirai même toutes les autres en suspens. Cela doit décider les régionalistes à redoubler d'efforts pour conquérir l'opinion publique à leurs conceptions sacrées et vivantes.

Mais si tous nos hommes d'Etat reconnaissent le bien-fondé du fédéralisme et du régionalisme et s'ils s'accordent à dire comme M. Hennessy que l'esprit régionaliste commence à peine à naître, comment s'étonner que Mistral devant l'inanité des résultats obtenus par sa propagande ait écrit un jour ce sirventes: la Comtesse que je n'interprète pas, je l'ai dit, dans le sens réactionnaire, mais dans le sens révolutionnaire. C'est d'ailleurs aussi le sens que lui donna Bonaparte-Wyse, qui écrivait après ce ballon d'essai mistralien: — Mistral commence à devenir révolutionnaire. Écoutons la Comtesse (La Provence) en révolte contre sa méchante sœur, masculinisée sous le vilain visage du Pouvoir central.

La Comtesse, en beauté et en noblesse, ni au loin ni en haut elle ne craint personne.
Sa sœur d'un autre lit pour avoir son héritage l'a enfermée dans le cloître.
Or, la sœur qui l'emprisonne domine pendant ce temps-là.
Ceux-là qui ont la mémoire, les vaillants les chefs du peuple...

En criant: — Fais place, impétueux les vieux et les jeunes, tous en race nous partirions avec la bannière au vent, comme une trombe, pour enfoncer le grand couvent.

Et nous démolirions le cloître. En dépit de la sœur mauvaise nous bouleverserions tout.

Et ce leit-motiv.

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre.

Cette poésie explosive, était écrite au moment où Balaguer expulsé de Catalogne par la reine Isabelle venait demander l'hospitalité de la Provence, Peut-être, quand la correspondance de Balaguer et Mistral sera publiée, apprendrons-nous que les deux grands chefs de Catalogne et de Provence envisageaient un commun mouvement de fédéralisme républicain.

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Sont-ce là les sursauts d'action d'un Mistral souhaitant un retour pur et simple au passé? Non, Ce n'est pas d'un pouvoir monarchique que Maurras croit très fort, que Mistral pouvait attendre la réalisation de sa doctrine.

Mistral, durant toute sa vie, harmonieusement a eu de la société la même conception que Jaurès, cette société, indivisiblement faite des survivances du passé, des forces du présent et des préparations de l'avenir.

Et cela m'amène à m'occuper de la sympathie affectueuse que Jaurès professait pour Mistral et sa doctrine.

Jaurès et Mistral

Jaurès, d'une culture si vaste et si éclectique, prisait beaucoup Mistral.

Il a conservé un souvenir si vivace, d'un banquet de la Santo-Estello, à Albi, auquel il assista et que présidait Mistral, que trente ans après, il communique ses impressions dans la Dépêche, de Toulouse:

— Il y a trente ans, j'ai eu la bonne fortune d'assister à Albi, au banquet du félibrige, présidé par Mistral. Il y avait là, la société aristocratique de l'Albigeois, des bourgeois cossus, des prêtres et quelques intellectuels; les ouvriers et les paysans n'y étaient pas, non par dédain ou hostilité, mais par indifférence; ils ne savaient pas: Aucune vibration large et profonde n'était venue à eux ou, s'ils pensaient parfois à ces artistes, qui cisaient des rimes dans le langage patois, c'est comme à des amateurs qui s'amusaient à sculpter les cailloux du chemin.

La poésie méridionale n'a pas fait tout ce qu'elle aurait pu faire pour hausser à son niveau, qui est celui du grand Art, le peuple paysan.

On sent dans ce reproche de Jaurès une grande affection pour la Provence et ses poètes. Faut-il retenir ce grief? Mistral n'a-t-il pas dit: — Je ne chante que pour vous ô pâtres et gens de mas? C'est une pensée aristocratique qui anime le pédant sur la bouche duquel Jules Véraan a cueilli cette réflexion:

— Quel dommage que l'œuvre de Mistral soit écrite dans la langue de nos domestiques.

Non, le reproche de Jaurès ne saurait atteindre Mistral.

On pourrait aussi observer que si les paysans et les ouvriers ne participent pas aux fêtes félibréennes, ils n'assistent pas davantage aux fêtes littéraires ou l'on récite des vers français.

La littérature provençale ne saurait mériter le reproche d'être éloignée de la terre et du paysan. C'est là qu'elle a puisé son inspiration et de plus elle a possédé des poètes comme le berger Charloun Rieu, et le charretier Laforêt.

A Emile Ripert qui avait essayé de relier le mouvement félibréen à la poésie ouvrière éclose à la faveur du mouvement quarante-huitard, Mistral répondait par une lettre très intéressante en date du 24 janvier 1904, dont la conclusion dira éloquemment que Mistral, et les primadié, pénétrèrent l'âme et le cœur du peuple paysan.

— Les poètes ouvriers, qui ont attiré votre attention (écrivait Mistral à Ripert, qui aurait pu découvrir plus sûrement une filiation entre la poésie ouvrière de 1848, et les poésies de jeunesse, en français, de Mistral, que nous avons publiées, d'un souffle si généreux), n'eurent aucune influence sur les futurs félibres.

Les nuées politiques, socialistes, humanitaires, qui estompent plus ou moins les productions ouvrières de cette époque flottaient bien loin de nos idylles provençales, nous les primadié.

Nous étions, fils de terriens, propriétaires, vivant sur leurs terres, ne parlant que la langue provençale, conservateurs fidèles de toutes les traditions, nous étions comme dut l'être Virgile, les vrais enfants du val, les purs autochtones et nous étions comme un îlot ethnique ayant échappé à la vague centralisatrice en représentant, en microcosme la nationalité provençale.

Dans Calendau, je fus heureux d'avoir sous la main le document Agricole Perdiguier (1).

Nous n'avions aucun document philosophique ou historique; Raynouard et Taine nous étaient inconnus.

Toute notre préoccupation, était d'écouter les paysans, les illettrés surtout.

Ayant, en passant, essayé de rétorquer Jaurès sur ce dernier point, continuons à citer le leader socialiste, auteur, qu'on ne l'oublie point, de la Réalité du monde sensible.

A propos d'un recueil de poésies languedociennes de l'abbé Besson il écrit:

— J'ai le goût le plus vif pour la langue et les œuvres de notre Midi.

... J'aime entendre notre langue et j'aime la parler. Dans les réunions populaires les paysans et les ouvriers n'aiment pas qu'on ne leur parle que patois (pardon de ce mot Monsieur l'abbé, il est dans la langue du pays), mais ils aiment bien quand on leur a parlé en français, qu'on s'adresse à eux dans la langue du Midi. Cela crée entre celui qui parle et ceux qui écoutent une intimité plus étroite, et il m'a semblé parfois qu'on touchait certaines fibres profondes.

Jaurès ajoute:

— Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce qu'on appelle d'un nom grossier le patois.

Jaurès félicite le félibre-abbé Besson pour sa largeur d'esprit, puis il nomme parmi ses maîtres et Fourès, le félibre rouge, qui a jeté contre l'oppression catholique des cris de révolte si puissants, et Aubanel dont toute l'œuvre est comme enchantée de beauté hellénique et frémissante de volupté païenne.

(1) Cette déclaration de Mistral est très importante, car le document Perdiguier, c'est toute l'œuvre poétique, politique et de réconciliation compagnonnique d'Avignonnais-la-Vertu, qui sans conteste peut être classé parmi les poètes-ouvriers de 1848.

Jaurès, ramifie le mouvement de renaissance méridionale à la Révolution française, qui est d'ailleurs évoquée et glorifiée par Mistral, tout le long de son œuvre.

— En fait, dit Jaurès, c'est l'événement de France le plus central, le plus largement français, je veux dire la Révolution française, qui a suscité la renaissance littéraire du Midi. Ce n'est pas un paradoxe... Par

l'universel ébranlement communique aux esprits, par la valeur qu'elle a donnée à toutes les forces populaires, elle a accru chez les hommes le sens du passé comme celui de l'avenir.

.... C'est sous son influence vivifiante qu'on commencé les premières recherches d'érudition qui ont ranimé le passé littéraire de la Provence et du Languedoc et éveillé chez les jeunes hommes, l'ambition de produire à leur tour, dans le vieil idiome renouvelé.

C'est une étincelle du foyer central qui a rendu possible la renaissance littéraire du Midi.

Jaurès souhaitait, et en cela il avait hautement raison, que le mouvement de renaissance provençale n'ignorât pas la langue et la littérature française.

La poésie méridionale a commis deux fautes.

D'abord elle n'a pas compris qu'elle était solidaire de la grande culture française et qu'elle-même ne serait vraiment accessible au peuple que si celui-ci connaissait et goûtait la grande littérature de France.

Quiconque n'est pas capable d'aimer le Jocelyn de Lamartine n'aimera pas la Mireille, de Mistral.

Quand le peuple sera assez curieux de la langue française pour que l'instituteur puisse l'intéresser, dans notre Midi, par des comparaisons du Français au patois... alors seulement, l'admirable effort de la renaissance méridionale sera préservé du naufrage...

Mistral ne s'est jamais inscrit en faux contre ce point de vue que nous partageons entièrement pour notre compte. au contraire, Mistral, a donné l'exemple en accompagnant ses œuvres de savoureuses traductions, écrites en un français impeccable.

Mais l'hommage de Jaurès à Mistral ne me suffit pas.

J'y veux ajouter, et croyez bien que cela n'est point une gageure, celui de Jules Guesde...

Voici le témoignage de M. Sixte Quenin député d'Arles. Sixte Quenin écrit dans l'Homme de Bronze:

— J'ai conté jadis cette histoire, qui devait être publiée, à mon regretté maître le Frère Savinien, qui, malgré que tant de choses nous séparassent, m'avait conservé jusqu'à ces derniers jours une paternelle sollicitude. Nous étions sur les bancs de la Chambre, la tribune était-elle occupée par un raseur, ou y avait-il interruption de séance? Je ne sais, mais la conversation vint sur Mistral. Je me permis d'émettre l'avis qu'il y avait des écrivains de langue française, qui avaient écrit, avec clarté et richesse, des choses autrement fortes, originales et vraies que l'œuvre mistralienne et qui n'avaient pas et n'auraient jamais la notoriété mondiale de Mistral. Jaurès et Guesde se trouvèrent d'accord pour proclamer le génie de Mistral.

Jaurès lisait Mistral dans le texte et il était certainement un des rares philologues et lettrés, à même de comprendre la langue ressuscitée, sinon forgée, du poète de Maillane...

Son témoignage compte. Mais Guesde dut convenir qu'il n'avait pu apprécier Mistral que traduit par lui-même.

Et pourtant, Sixte Quenin n'est pas tendre, d'ordinaire pour Mistral.

Mais voici une anecdote qui m'a été racontée ces temps derniers par le poète Joseph d'Arbaud.

On sait que la spécialité de Jules Guesde, c'était d'annoncer comme imminente, la Révolution sociale.

Je me suis laissé dire que, sa foi était telle, en une révolution immédiate que, partant en voyage, il ne prenait qu'un ticket d'aller de crainte qu'à son retour les révolutionnaires ne fussent maîtres des chemins de fer, à moins que ce ne soit parce qu'il craignait d'être coffré comme meneur.

Cela faisait sourire Jaurès.

Or, un jour, où comme tous les jours, Guesde envisageait le lendemain de la Révolution sociale, le leader du parti ouvrier tint ce langage à Jaurès.

— Tout le monde travaillera, plus de paresseux!

Et Jaurès de lui dire:

— Très bien, mais les poètes qu'en ferez-vous?

— Nous les pendrons tous!

— Tous! répliqua Jaurès en riant! Non pas tous!

Et Mistral?

— Oui, convint Guesde, conciliant, pas tous, nous garderons Mistral.

D'Arbaud tenait cette histoire authentique de Mistral lui-même qui disait en signe de conclusion au poète du Laurier d'Arles.

— Veses, li rouge, soun pas tant marri que sé qué disoun!

(Tu vois, les rouges, ils sont moins mauvais que ce qu'on dit).

La flamme républicaine à travers l'œuvre de Mistral

Quelques morceaux seulement, plus caractéristiques que d'autres, puisés dans l'œuvre de Frédéric Mistral, diront quelle flamme républicaine, pénétrée de la plus pure tradition de la Révolution française, du plus pur idéalisme démocratique comme du plus noble esprit social, brûlait dans le cœur du poète. La publication de ces divers morceaux, écrits à l'heure la plus agissante de sa vie, me dispensera de tout commentaire.

Le premier est: Soulòmi sus la mort de Lamartine (1869).

Le second est extrait de Calendal (1866).

Le troisième: Lou Tambour d'Arcolo est de 1868.

Le quatrième une strophe de l'Odo à la Raço latino.

Je les ai placés dans cet ordre afin de clore ce chapitre par une parole décisive de Mistral, à l'issue d'une cérémonie publique.

SOULOMI SUR LA MORT DE LAMARTINE

(LES ISCLES D'OR)

Quand l'ouro dou tremount es vengudo pèr l'astre,
Sus li mourre envahi pèr lou vèspre, li pastre
Alargon sis anouge, e si fedo, e si can;
E dins li baisso palunenco
Lou grouïn rangoulejo en bramadisso unenco:
Aquéu soulèu èro ensucant!

Di paraulo de Diéu magnanime escampaire,
Ansin, o Lamartine, o moun mèstre, o moun paire,
En cantico, en acioun, en lagremo, en soulas,
Quand aguerias à noste mounde
Escampa de lumièro e d'amour soun abounde,
E que lou mounde fuguè las,

Cadun jité soun bram dins la nèblo profundo,
Cadan vous bandiguè la pèiro de sa foundo,
Car vosto resplendour nous fasié mau is iue,
Car uno estello que s'amosso,
Car un diéu clavela, toujours agrado en foço,
E li grapaud amon la niue...

E' m'acò, l'on veguè de causo espetaclouso!
Eu, aquelo grand font de pouèsio blouso
Qu'avié rejuveni l'amo de l'univers,
Li jóuini pouèto riguèron
De sa malancounié proufetic, e riguèron
Que sabié pas faire li vers.

De l'Autisme Adouanai éu sublime grand-prèire
Que dins sis inne sant enauré nòsti crèire
Sus li courdello d'or de l'arpo de Sioun,
En atestant lis Escrituro
Li devot Farisen cridéron sus l'auturo
Que n'avié gens de religioun.

Eu, lou grand pietadous, que, sus la catastrofo
De nòtis ancian rèi, avié tra sis estrofo,
E qu'en mabre poumpous i'avié fa' n mausoulèu,

Dou Reialisme li badaire
Trouvèron à la fin qu'èro un descaladaire,
E touti s'aliunchèron lèu.

Eu, lou grand ouratour, la voues apoustoulico,
Que faguè dardaia lou mot de Republico
Sus lou front, dins lou cèu di pople tresanant,
Pèr uno estranjo fernesio
Tóuti li chin gasta de la Demoucracìo
Lou mourdeguèron en renant.

En, lou grand ciéutadin que dins la goulo en flamo
Avié jita soun viéure e soun cors e soun amo,
Pèr sauva dóu volcan la patrio en coumbour,
Quand demandè soun pan, pechaire!
Li bourgès e li gros l'apelèron manjaire,
E s'estremeron dins soun bourg.

Adounc, en se vesènt soulet dins soun auvàri,
Doulènt, emè sa crous escalè soun Calvàri...
E quàuqui bónis amo, eiça vers l'embruni,
Entendeguèron un long gème,
E pièi, dins lis espàci, aqueste crid suprème:
Heli! lamma Sabacthani.

Mai degun s'avasté vers la cimo deserto...
Emé li dous iue clin e li dos man duberto,
Dins un silènci grèu alor éu s'amaguè;
E, siau coume soun li mountagno,
Au mitan de sa glòri e de sa malamagno,
Sènso rèn dire mouriguè.

Frédéric Mistral, 21 de mars 1869.

ELEGIE SUR LA MORT DE LAMARTINE

Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre, — sur les collines envahies par le soir, les pâtres —
élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; — et dans les bas-fonds des marais, — tout ce
qui grouille râle en braiment unanime: — Ce soleil était assommant!

Des paroles de Dieu magnanime épancheur — ainsi, ô Lamartine, ô mon maître, ô mon père, — en
cantiques, en actions, en larmes consolantes, — quand vous eûtes à notre monde — épanché sa satiété
d'amour et de lumière, — et que le monde fut las,

Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, — chacun vous décocha la pierre de sa fronde, — car
votre splendeur nous faisait mal aux yeux, — car une étoile qui s'éteint — car un dieu crucifié, toujours
plaît à la foule, — et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses! — Lui, cette grande source de pure Poésie — qui
avait rajeuni l'âme de l'univers — les jeunes poètes rirent — de sa mélancolie de prophète et dirent —
qu'il ne savait pas l'art des vers.

Du Très-Haut Adonaï lui sublime grand prêtre, — qui dans ses hymnes saints éleva nos croyances —
sur les cordes d'or de la harpe de Sion, — en attestant les Ecritures — les dévots Pharisiens crièrent
sur les toits — qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe — de nos anciens rois, avait versé ses strophes, — et en marbre pompeux leur avait fait un mausolée, — les ébahis du Royalisme — trouvèrent qu'il était un révolutionnaire, — et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, — qui avait fulguré le mot de République — sur le front, dans le ciel des Peuples tressaillants, — par une étrange frénésie — tous les chiens enragés de Démocratie — le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé — avait jeté ses biens et son corps et son âme, — pour sauver du volcan la patrie en combustion, — lorsque, pauvre, lui demanda son pain, — les bourgeois et les gros l'appelèrent mangeur — et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité, — dolent, avec sa croix, il gravit le Calvaire... — Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du jour, — entendirent un long gémissement, — et puis, dans les espaces, ce cri suprême: — Heli! lamma sabacthani!

Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. — Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, — dans un silence grave il s'enveloppa donc; — et, calme comme sont les montagnes, — au milieu de sa gloire et de son infortune — sans dire mot il expira.

21 Mars 1869.

Le pêcheur est pris pour arbitre des Compagnons du Tour de France, venus se battre au bois de Sainte-Baume, avec pour enjeu la ville de Marseille.

C'est d'abord un des chefs du combat Agricola Perdiguier, dit la Vertu d'Avignon, qui parle:

Dins l'aveni qu'a mis ine greio
La drudo terro alin coungreio
Bramo-set, bramo fam, milo pople divers
Regardes pas s'es d'avèrsari
De mescrent o de coursari
La cieuta libro es necessari
Bastissès à l'Adrè, bastissès a l'Avers

Ounté lis ome s'atroupellon
Anas pertout, se vous apellon
Mai un mot que vau dire oublièdes jamai noun
Change la lango o lou terraire
Ia'n soulet Dièu! sias touti fraire
Restas fidèu si adouraire
E de cor e de bras demouras coumpanoun.

Puis c'est Calendal, lui-même qui s'écrie, reprenant les idées de Perdiguier:

Lis aubre parlon; l'auceliho
Douçamenet en l'er bresiho
Avau même, au secant, flourisson li blavet
Et vautre... mai, d'aut! travaiaire
Embrassen-nous senso mau-traire
I, a,n soulet Dièu, sian touti fraire
Vaqui lou grand Secret! Vaqui lou grand Devé!

(1) Calendal, chant VIII. — Dans l'avenir que mes yeux voient germer, — la terre féconde procrée, au lointain, — affamés, assoiffés, mille peuples divers! — ne regardez pas si ce sont des ennemis, — des mécréants ou des pirates — la cité libre est nécessaire... — Bâissez au versant du Sud, bâissez au versant du Nord.

Où les hommes se rassemblent, — allez partout, s'ils vous appellent. — Mais n'oubliez jamais un mot que je vais vous dire! — Que la langue change ou le terroir — il n'y a qu'un Dieu! tous vous êtes des frères! — Restez, fidèles, ses adorateurs, — et de cœur et de bras demeurez compagnons.

.....
Les arbres parlent; les oiseaux — doucement gazouillent dans l'air; — là-bas même, aux lieux secs, fleurissent les bleuets... Et vous autres... Mais, travailleurs, allons, — embrassons-nous sans plus tarder! — il n'y a qu'un Dieu, nous sommes tous frères: — voilà le grand Secret! Voilà le grand Devoir!

LE TAMBOUR D'ARCOLO (1)

(1) Les Iscles d'Or.

LA BATAIO

A l'armado italico
I'a'n pichounet tambour
Que pèr la Republico
Boumbounejo d'amour

Es un verme de terro
Sourti de Cadenet;
Mai aro van en guerro
Li grand e li nanet.

Marchon dre coume d'iéli,
Lou mounde es espanta,
Lou mounde es tout contro èli,
Mai an la liberta!

Brusisson li chamado;
Li courpatas an fam...
Armado con tro armado
A l'endavans se van.

Li ribiero, li colo
Vènon li separa;
Oh! mai, lou pont d'Arcolo
Vuei li reünira

Per quatre couloubri
Es defendu lou pont
Oh! mai, dins li peitrino
I' a'n cor que ié respond.

Ai! la proumiero tiero
Que vou passa lou riau
Cabusso touto entiero
Dins lou tron e l'uiiau...

La segoundo bregado
Que sus lou pont parèis,
Ai! ai! embrenigado
I mort vèn faire crèis.

Trelusènt, Bonaparte
Aganto lou drapèu:
— Lou pont, dis, fau que parte!
E l'espaso au capèu:

— Granadié, zóu? — Abaisson
La tèsto li plus fort,
E, sournaru, se laisson
Escarni pèr lou sort.

Adounc, Franço erouico,
Ti fièu vuei calaran
Ti fièu, o Republico,
Espaime di tiran!

Noun! un enfant de troupo
Perdu dins lou coumbour,
Un enfant, vès, se groupo,
Ardènt, à soun tambour;

Esglaria, l'amo en festo,
Batent, batènt lou rau,
Cour se metre à la tèsto
Davans lou generau...

Noun es qu'uno bouscarlo
Pauret! mai soun tambour
Terrible, parlo, e parlo
De liberta, d'ounour;

Cantant la Marsiheso,
Cantant la liberta,
Pèr l'armado franceso
Lou pont es emporta.

LA BATAILLE

A l'armée d'Italie — est un petit tambour — qui pour la République — frétille amour.

C'est un ver de terre — sorti de Cadenet; — mais à cette heure vont en guerre — les grands et les nains.

Ils marchent droits comme des lis; — le monde est stupéfait, — le monde est tout contre eux, — mais ils ont la liberté!

Les chamades sonnent; — les corbeaux ont faim... — Armée contre armée — se vont à la rencontre.

Les rivières, les montagnes — viennent les séparer; — oh! mais le pont d'Arcole — aujourd'hui les réunira,

Par quatre coulevrines — le pont est défendu; — oh! mais dans les poitrines — il y a un cœur qui leur répond.

Aïe la première file — qui veut passer le fleuve — plonge, abattue tout entière, — dans la foudre et l'éclair...

La seconde brisade — qui paraît sur le pont, — aïe! aïe! broyée, — vient accroître les morts.

Splendide, Bonaparte — saisissant le drapeau: — Qu'on enlève ce pont! dit-il. Et l'épée haute:

— Grenadiers, en avant! — Les plus forts baissent la tête, — et sombres, se laissent — Insulter par le sort.

Donc, héroïque France, — tes fils aujourd'hui lâcheront pied, — tes fils, ô république, — épouvante des tyrans!

Non un enfant de troupe — perdu dans la fournaise, — un enfant, voyez, se courbe, — ardent, sur Son tambour;

Effaré, l'âme en fête, — battant, battant le rappel, — il court se mettre à la tête, — devant le général...

Ce n'est qu'une fauvette, — pauvre! mais son tambour — terrible parle, et parle — de liberté, d'honneur;

Au chant de la Marseillaise, — au chant de la liberté, — par l'armée française — le pont est emporté.

LOU PANTEON

Pièi passé d'aigo au Rose, e d'aigo au Rose;
L'Empèri espetaclous toumbè subran,
— Qu vòu tout engouli, fau que n'i'en cose;
Passè, passè de rèi, pichoun e grand...
E lou tambour nadè, cruvèu de nose,
Sus l'aproufoundimen di soubeiran...

Or a Paris, un jour que s'espaçavo
Creta, rampous e gris, car èro vièi,
E que, sounjaire, entre éu se repassavo
Soun jouine tèms, sa glòri e soun desrèi:
Quatre-vint-nòu, aquèu desbord de savo,
La Republico à brand, la mort dóu Réi;

De noste Mirabèu la trounadisso,
E, montant sur Paris, li Marsihès
De la Revoulacioun la bramadisso
E la levado en masso; e lis Anglès,
Lis Alemand, li Rùssi, en mescladisso
Espóussa, repoussa, tóuti à la fes;

Eu-meme, pèr lou brut, lou son en flamo,
Lou fernimen valènt de soun tambour,
Fasènt, Patrio, ausi ta voues que bramo
E s'amourra lis ome à ta sabour,
Fasènt dins l'estrambord canta lis amo
E trefouli li cor dins la flambour!

Oublidant de t'amour lou languitòri,
Pèr ama soun païs a cors perdu;
Si coumpagnoun de guerro, à la vitòri,
Au coumoulun d'ounour, pèr éu coundu:
Massena lou Niçard taïant l'istòri
E Lanno lou Gascoun devenènt du;

Rèi de Suedo, amount, Jan Bernadoto;
Rèi de Naple, Murat lou Caoursin;
Bonaparte emperaire, emé sa boto,
Caucant nacioun e rèi coume rasin;
E lou paure tambour, après la voto,
Tambour coume davans... Acò 's ansin!

E pièi l'oublidamen, l'amar vieiounge,

L'erino annegacioun que fai escor,
E la gamello enfin, comme li mounge,
Emé la soulitudo e lou mau-cor...
— Oh! s'escridè subit, la glòri! sounge,
Folo embriagadisso e van decor!

De quant, dis, valié mai leissa la guerro,
E 'n ribo de Durènço, à Cadenet,
Ana tranquilamen fouire la terro,
E m'acampa femeto e pichounet,
Coume tant d'autre fan, alin ouate èro
Lou nis, la pas de Dièu, estènt jouinet!...

Uno lagremo aqui bagnè la gauto
Dóu vièi couscri. Pamens, camin fasènt
Dins li lèngui carriero à paret auto
E de Paris dins lou trafé crussènt,
Plan-plan s'èro gandi, l'amo malauto,
Au pèd dóu Panteon esblugissènt.

Pereilamount en l'er, santo Mario!
Dins lou frountoum gigant, tout non alor,
Ressourtien d'estatuo rn simetrio
E sus lou releisset, de letro d'or
Pourtavon: I grands ome la patrio
Recouneissènto! Quand parlas dóu sor!

— Tambour, ausso lo tèsto! un que passavo
Ié cridó, aquéu d'amount, l'as agu vi?...
Vers lou tèmple ufanous que se dreissavo
Lou vièi levè soun front esbalauvi...
Enterin lou soulèu, gai, espóussaro
Sa como d'or sus tout Paris ravi...

Quand lou sódard veguè'mé sa coupolo
S'enaire dins lou cèu lou Panteon,
E qu'emé soun tambour à la bricolo,
Batènt lou rau, coume s'èro de-bon,
Eu se recouneigué, l' enfant d'Arcolo,
Amount contro lou grand Napoleon,

Frédéric Mistral
24 de jun 1868.

LE PANTHEON

Puis il passa de l'eau au Rhône, et de l'eau au Rhône; — l'Empire prodigieux s'écroula tout à coup — (qui veut tout avaler doit en pâtir); — il passa, il passa des rois, petits et grands... — Et le tambour nagea, coque de noix, — sur l'engloutissement des souverains...

Or, à Paris, un jour qu'il se promenait, — couvert de cicatrices perclus, les cheveux gris, car il était vieux, — et que songeur, en lui-même il repassait — son jeune temps, sa gloire et son désarroi: — Quatre-vingt-neuf, ce débordement de sève, — la République en branle la mort du Roi;

De notre Mirabeau la voix tonnante, — et montant sur Paris les Marseillais; — et les clameurs de la Révolution, — et la levée en masse; et les Anglais, — les Allemands, les Russes, pêle-mêle, — secoués, repoussés tous à la fois,

Lui-même par le bruit, le son en flamme, — le frémissement vaillant de son tambour, — faisant, Patrie, entendre ton rugissement — et s'abreuve les hommes à ta saveur, — faisant chanter les âmes dans l'enthousiasme — et tressaillir les cœurs dans ton flamboiement!

Oubliant la langueur de l'amour, — pour aimer son pays à corps perdu — ses compagnons de guerre, à la victoire, — au comble des honneurs, conduits par lui: — Masséna le Niçois taillant l'histoire, — et Lannes le Gascon devenant duc;

Roi de Suède, là-haut, Jean Bernadotte, — roi de Naples, Murat le Cahorsin, — Bonaparte empereur, de sa botte — foulant nations et rois comme raisins; — et le pauvre tambour, après la fête, — tambour comme devant... Ainsi vont les choses!

Et puis l'oubli, la vieillesse amère, — l'éternelle abnégation d'où le dégoût, — et la gamelle enfin, comme les moines, — avec la solitude et le découragement... — Oh! cria-t-il soudain, la gloire! songe, — et folle ivresse, et vain décor!

Là, une larme mouilla la joue — du vieux conscrit — Pourtant, chemin faisant — dans les longues rues à parois hautes — et dans le va-et-vient bruyant de Paris, — il était arrivé lentement, l'âme malade, — au pied du Panthéon éblouissant.

Par là-haut dans les airs, sainte Marie! — dans le fronton géant tout neuf alors — ressortaient des statues symétriques; — et sur la frise, des lettres d'or — portaient: Aux grands hommes la patrie — reconnaissante! Ce que c'est que le sort!

— Tambour, hausse la tête! lui crie un passant.. — Celui qui est là-haut l'as-tu vu? — Vers le temple qui se dressait magnifique — le vieillard leva son front ébloui... — A ce moment, le soleil joyeux secouait — sa chevelure d'or sur tout Paris ravi...

Quand le soldat vit avec sa coupole — s'élever dans le ciel le Panthéon, — et qu'avec son tambour en bandoulière, — battant la charge, comme si c'était vrai, — il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, — là-haut, tout à côté du grand Napoléon.

24 Juin 1868.

On admirera le souffle d'ardente foi républicaine qui anime, et galvanise cette pièce, l'une des plus belles des Iscles d'or.

Mistral l'écrivit en 1868.

Vingt-six ans après, Mistral avait alors 64 ans! fut inauguré, à Cadenet, un monument au tambour d'Arcole, André Etienne, (né, on le sait à Cadenet vers 1777 et mort à Paris en 1838).

Mistral assistait au premier rang, à cette fête publique, où avaient été conviés un ministre, les hommes politiques du Vaucluse, le Préfet, des hommes de lettres et des artistes.

Le sénateur Taulier (1), sénateur républicain du Vaucluse, s'avança du groupe officiel, au milieu duquel Frédéric Mistral devisait et lui dit: Quel dommage, Maître, de ne pouvoir vous compter parmi les républicains!

Et Mistral, vexé, de répliquer énergiquement

— Sieù pas republican, iéu qu'ai escri Lou TAMBOUR D'ARCOLO? Souvene-te d'uno causo qu'ère republican avans que naissiguesses e que lou sarai encaro quouro belèu lou saras plus. (Je ne suis pas républicain, moi, qui ai écrit le Tambour d'Arcole? Souviens-toi d'une chose, c'est que j'étais républicain avant que tu naquisses et que je le serai encore quand peut-être tu ne le seras plus.)

(1). Le récit de cette anecdote figure dans le numéro du Bassin du Rhône d'avril 1914, dont le Directeur était Anfos Martin.

(Extrait de l'Ode dite à Montpellier sur la place du Peyrou, le 25 mai 1878).

Ton sang illustre, de tout caire
Per la justice a fa rajoù;
Pereilalin ti nivagaire
Soun ana querre un mounde nòu
Au batedis de ta pensado
As esclapa cent cop ti rei
Ah! se noun eres divisado
Quau poudrié vuei te faire lei.

Ton sang illustre, de toutes parts a ruisselé pour la justice — au loin tes navigateurs — sont allés découvrir un monde nouveau; — au battement de ta pensée — tu as brisé cent fois les rois — Ah! sans tes divisions qui pourrait te dicter des lois.

Le Catholicisme dans l'œuvre de Mistral

Seule la personnalité religieuse de Frédéric Mistral pourrait atténuer la personnalité républicaine que nous avons entendu lui donner.

C'est ainsi que M. Frédéric Mistral, neveu, a fait, en juin 1928, à Avignon, à l'Impasse de l'Oratoire, devant la Ligue des Catholiques de Saint-Didier, une conférence sur Mistral poète catholique.

Nous ne possédons de cette conférence qu'un compte rendu tendancieux publié par l'Eclair, de Montpellier, et le Courrier du Midi. S'il le fallait, en possession du texte exact et non sujet à interprétations, nous suivrions M. Frédéric Mistral, neveu, sur ce terrain, et là, encore, en dehors de toute préoccupation confessionnelle, nous ferions apparaître la véritable physionomie du Maître

C'est ainsi que notre étude d'aujourd'hui pourrait être complétée par celle-ci:

— Dieu, dans l'œuvre de Mistral.

Mais cela n'ajouterait rien à notre thèse si nous essayions de discuter la personnalité religieuse le moi religieux du Maître. Cela ne la fortifierait même pas si nous prenions comme définitivement acquis le mot de Mistral à Jules Belleudy qu'il m'a rapporté et également rapporté à Alexis Mouzin qui peut en témoigner:

— Je ne suis pas croyant, je suis superstitieux, comme tous les poètes.

Je dis mieux, et sans prendre à ma charge ce mot qui peut n'avoir été qu'une boutade, j'admets que Mistral était un croyant, j'admets, à la rigueur, qu'il était un pratiquant, puisque d'ailleurs ce n'est pas le sujet en discussion pour le moment; je veux lui donner toute la personnalité religieuse que lui octroient les plus purs catholiques, est-ce à dire que Mistral serait moins républicain et moins démocrate?

Je sais bien que dans le Courrier du Midi, on cite souvent le mot de Balzac, dans l'avant-propos de la Comédie humaine:

— Le Christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là sans doute la nécessité du principe monarchique. Le Catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux. Mais ce qu'écrivait Balzac avant 1850, ne peut servir à juger la doctrine républicaine du XX^e siècle.

Les rapports de la doctrine républicaine et de la question religieuse, je les trouve définis, comme il convient sans parti-pris, de les voir définis, dans le fameux discours prononcé en 1904, par Jaurès, à Castres, à la distribution des prix aux élèves des écoles publiques.

Et la parole du grand orateur, apparaîtra exempte de toute haine, et de tout sectarisme. Et l'on verra que Mistral même

religieux, même si son traditionalisme catholique était accentué de pratiques cultuelles, a sa place dans la démocratie.

Dans aucun des actes de la vie civile, politique ou sociale, la démocratie ne fait intervenir légalement la question religieuse, elle respecte, elle assure l'entière et nécessaire liberté de toutes les consciences, de toutes les croyances, de tous les cultes; mais elle ne fait d'aucun dogme la règle et le fondement de la vie sociale. Elle ne demande pas à l'enfant qui vient de naître et pour reconnaître son droit à la vue à quelle confession il appartient, elle ne l'inscrit d'office dans aucune Eglise. Elle ne demande pas aux citoyens quand ils veulent fonder une famille et pour leur reconnaître et leur garantir tous les droits qui se rattachent à la famille, quelle religion ils mettent à la base de leurs foyers, ni s'ils y en mettent une. Elle ne demande pas au citoyen, quand il veut faire pour sa part acte de souveraineté et déposer son

bulletin dans l'urne quel est son culte et s'il en a un. Elle n'exige pas des justiciables qui viennent demander à ses juges d'arbitrer entre eux qu'ils reconnaissent, outre le Code civil, un Code religieux et confessionnel. Elle n'interdit point l'accès de la propriété, la pratique de tel ou tel métier à ceux qui refusent de signer tel ou tel formulaire et d'avoir telle ou telle orthodoxie. Elle protège également la dignité de toutes les funérailles, sans rechercher si ceux qui passent ont attesté avant de mourir leur espérance immortelle, ou si, satisfaits de la tâche accomplie, ils ont accepté la mort comme le suprême et légitime repos. Et quand sonne le tocsin de la patrie en danger, la démocratie envoie tous ses fils, tous ses citoyens, affronter sur les champs de bataille le même péril, sans se demander si contre l'angoisse de la mort qui plane, ils chercheront au fond de leur cœur un secours dans les promesses d'immortalité chrétienne ou s'ils ne feront appel qu'à cette magnanimité sociale par où l'individu se subordonne et se sacrifie à un idéal supérieur et à celle magnanimité naturelle qui méprise la peur de la mort comme la plus dégradante servitude.

Ainsi même si Mistral, n'eût pas de Dieu une conception hugotiste ou lamartinienne, même s'il ajouta au spiritualisme quarante-huitard, la Révolution française n'avait-elle fait une obligation de la croyance en l'Être suprême? tout le lot de croyances de la race provençale, il n'en demeure pas moins républicain, démocrate, et c'est en vain que les politiciens déformateurs de son œuvre de poète et de sa vie de citoyen, essaieront désormais de le revendiquer pour des fins maurrassiennes.

Je préfère m'en tenir pour aujourd'hui au côté philosophique et social de l'œuvre de Mistral. Quant au côté purement catholique, la mise au point à faire est trop délicate pour que je puisse m'en libérer dans cette étude.

Ce n'est pas moi, c'est M. Jules Véran qui observe l'horizon religieux de Mistral est limité par sa race.

On dirait que Dieu lui paraît trop haut, il l'invoque rarement dans son œuvre. (1)

Qu'importe, je ne veux point diminuer ce qui fait le charme mystérieux de cette œuvre, les traditions les plus pures y comprises les traditions religieuses. Si émancipés que nous prétendions être les uns ou les autres, ces traditions là nous les respectons.

Et quand dans un pays comme Avignon, on a eu les papes, et quand on souhaite les voir revenir, on n'a pas la prétention de heurter qui que ce soit dans sa foi. En matière de foi, l'homme ne relève que de sa propre conscience.

Et puis, où commence Dieu, où finit-il?

En janvier dernier est mort un poète socialiste, un poète dont les œuvres ont fait presque l'unique aliment des fêtes socialistes: Maurice Bouchor.

Ecoutez-le:

Dans mes derniers instants
J'aime à prévoir le jour
De la Fraternité par toi-même voulue
O Père universel car en toi je salue
La justice vivante et le vivant Amour.

(1) Jules Véran; De Dante à Mistral p. 217. Le même auteur écrit au sujet de cette invocation de Mistral qui se trouve à la première page de Mireille:

Personne d'entre nous ne songe à protester contre un pareil acte de foi, surtout quand il est proclamé au seuil de mort,

O Segne Dieù de ma Patrio
Que nasquères dins la pastriho

Sans doute l'Invocation qu'il a mise au début de son poème et dans laquelle il prie Dieu, le Dieu de sa patrie, de lui donner le souffle nécessaire, montrerait qu'il avait des intentions assez hautes, mais n'a-t-elle pas été écrite après coup? (Jules Véran), Revue Universelle, La genèse de Mireille, p. 416.

à l'heure où les plus farouches libres penseurs devant l'inconnu de la tombe sont parfois conquis par ce François de Curel appelait l'idolâtrie des moribonds.

Conclusion

Je crois avoir établi que Frédéric Mistral a fait ses premières armes de poète et de citoyen au rythme de l'idée républicaine, idée qu'une formation de parti d'action ou de défense ne saurait ni résumer ni contenir.

J'ai cité ses poèmes de jeunesse, pleins d'une exaltation démocratique; j'ai noté ses premiers pas hardis dans la troupe des rouges du midi.

J'ai signalé l'éclipse apparente de cette fougue pour la justice et la liberté, lorsque Mistral dit se vouer tout entier à la Poésie. Mais j'ai signalé dans son œuvre, aux différentes époques de sa vie, l'expression de sentiments républicains et humains, soit lorsqu'il fraternise avec les fédéraux catalans, soit lorsqu'il appelle au drapeau la race latine, soit lorsqu'il chante la Révolution de 1789, dans l'épopée du tambour d'Arcole, ou la Révolution de 1848, en son grand patron Lamartine, soit lorsqu'il appelle le peuple au banquet de la vie et les peuples au banquet de la fraternité dans Calendal.

En même temps, aux diverses époques de sa vie, les dates sont là, tout en se déclarant déçu de la tournure du mouvement d'affranchissement qu'a marqué la révolution de 1848, et surtout déçu du coup d'Etat de 1851, nous l'avons vu fustiger les rois, les empereurs, les tyrans, les niveleurs aussi, et, chose qu'il faut marquer d'une pierre rouge, juger et fustiger en même temps les partis qui se recommandaient et se recommandent de ce qu'il est convenu d'appeler d'un mot banal les régimes déchus.

Royaliste? Mistral ne le fut jamais. Le duc d'Orléans a pu dire:

— Tout ce qui est national est nôtre. Charles Maurras, et encore moins M. Frédéric Mistral neveu, ne peuvent dire: — Tout ce qui est mistralien est nôtre.

Il ne m'appartient pas de doser le républicanisme de Mistral, et l'on ne dose pas l'âme et le cœur d'un homme de génie.

Mais j'ai conservé pour dernière preuve de son républicanisme incontestable un écrit du maître qui date d'août 1913, c'est-à-dire de 8 mois avant sa mort.

C'est une lettre que Mistral adresse au Comité constitué, à Bergues, pour élever un monument à Lamartine.

Ce fut un grand malheur pour la France aveuglée de n'avoir pas donné, en 1852, sa présidence politique à l'homme génial, au héros qui l'avait, au péril de sa vie, sauvée de la guerre civile et lui avait épargné les plus terribles catastrophes.

Au nom de la Provence qui avait, elle aussi, en 1848 élu pour député Alphonse de Lamartine, et pour la gratitude que je dois au parrain de ma fille Mireille qu'il revêtit de sa gloire, je salue le monument que la ville de Bergues, aux applaudissements de la France unanime, va élever au cher grand homme.

août 1913.

Frédéric MISTRAL.

Ainsi le grand chantre de la Provence, à la veille de sa mort, regrettait l'élection de Louis-Bonaparte à la présidence de la République. Il n'a donc jamais été bonapartiste, puisque cette élection lui apparaissait comme un grand malheur pour la France.

Nous avons démontré qu'il n'était pas royaliste.

La conclusion qui s'impose après la lecture de ce dernier document, c'est qu'il n'avait pas cessé d'être républicain.

Il ne faudrait pas croire que l'auteur de ces lignes, républicain qu'il soit, bannit de son esprit l'espoir d'une renaissance provençale. Il ne serait pas un véritable provençal; il ne serait pas un bon arlésien de naissance et un bon avignonnais d'adoption s'il ne berçait son âme dans la parole prometteuse du maître.

Nàutri li bon Prouvençau
Gouvan la cresènço
D'une reneissènço.

Oui, je crois à la Renaissance de la Provence dans une patrie harmonieuse autant que variée et dans une humanité réconciliée avec elle-même, ou les lois infrangibles de l'ethnique s'accorderont avec le progrès humain qui portera au plus haut les droits et les devoirs de la collectivité et les droits et les devoirs de l'individu. Mais la vie de Mistral fut trop courte, et dans une de ses correspondances on le voit appeler l'homme de génie qui complètera son œuvre.

Lorsqu'il avait la foi fédéraliste qui lui venait du mouvement révolutionnaire de 1848, de Proudhon, de ce Proudhon qui avait rompu avec le passé, qui disent ses historiographes avait fortement tracé l'antinomie de la religion, de la philosophie du droit relatif avec la science, la raison, le droit absolu, qui

avait exploré tout le champ de l'économie politique et sociale, oui, lorsque Mistral avait cette foi fédéraliste, ses idées généreuses, il n'avait pas encore la notoriété que devait lui donner son génie. Et il n'eut point été capable, même au lendemain de la naissance de Mirèio dans le berceau du félibrige, de créer ce mouvement de faire cette Renaissance, qui d'ailleurs ne peut être à mon avis, que la conséquence d'une transformation sociale.

Mistral s'est, au contraire, pour ainsi dire complu, dans le réseau puissant des lettrés à double jeu, au double objectif intellectuel et politique des hommes qui n'avant pas compris la véritable portée de son œuvre, ont cru qu'ils pouvaient, sous son égide, amorcer un mouvement de régression, un retour en arrière, vers l'ancienne France.

Oui, ceux-là n'avaient pas compris que la Renaissance provençale, promise par Mistral, est faite de bonté, de liberté, est faite pour le peuple, pour les pauvres, comme il disait dans sa lettre à Mariéton.

Et lorsque Mistral devint le Maître (lou Mèstre), lorsque son génie s'épanouit aux quatre coins du monde, lorsque les œuvres de Mistral furent traduites en toutes les langues, lorsqu'elles soulevèrent l'admiration de tous les peuples opprimés, remués dans leur fibre patriotique par cette strophe de l'ode aux catalans, que dit Marius André aganto, aubouro e fai trefouli souto lou soulèu e dins l'aire de Maiano lou drapèu de la nacioun prouvençalo.

Et nous verrons, je vous le dis, dans la moindre cité redescendre, ô bonheur, l'antique liberté, et l'amour seul unir les races, et si jamais se montre la griffe d'un tyran, toutes les races bondiront pour courir sus à la bête de proie!

Oui, lorsque tous ces peuples qui rêvaient ou rêvent encore de s'affranchir, Alsaciens, Catalans, Polonais, Finlandais, Ukrainiens, Irlandais, et aussi l'élite intellectuelle des grands peuples séduits par l'envergure et la générosité de la pensée mistralienne, alors peut-être, Mistral eut pu soulever un mouvement au seul appel de sa lyre. Mais Mistral, s'est trouvé à cette phase de la vie où les forces fléchissent, où les déceptions arrivent déceptions politiques, déceptions personnelles, lui qui avait parlé pour les pâtres et les gens de mas, il s'est vu méconnu par le peuple et même par la bourgeoisie républicaine.

Et alors, sans renier ses idées républicaines, ses idées démocratiques, ses idées sociales, il a senti qu'il planait de toute la hauteur de son génie sur la Provence sur la France et sur le Monde, et il a laissé siffler à ses oreilles les sirènes de l'Action Française, car c'est de là qu'on l'adulait, et il a permis aux démocrates et aux républicains qui ne l'avaient, ni lu, ni compris, de se tromper sur sa vie et sur son œuvre et de le confondre avec les partis de réaction.

C'est une injustice, c'est un faux jugement qu'il faut que les républicains réparent.

Écoutons une fois encore Calendal:

Dins l'aveni qu'a mis iue greio
La drudo terro alin coungreio
Bramo-set, bramo fam, mille pople divers
Regardes pas s'es daversàri
De mescrent o de coursari
La cieuta libre es necessari
Bastissès a l'adré, bastissès à l'avero

Ouate lis ome s'atroupellon
Anas pertout, se vous apellon
Mai un mot que vau dire oublides jamaï noun:
Change la lengo o lou terraire,
I'a'n soulet Dieu! sias touti fraire
Et de cor et de bras demouras coumpagnoun

Mais je ne voudrais pas terminer cette étude en donnant de l'œuvre de Mistral, une impression trop matérialiste: Mistral a aimé et défendu sa langue, aimé et défendu sa terre. Mistral a chanté la Justice, la Fraternité, mais il a surtout été l'apôtre de la Liberté, et lui le poète de l'Amour, lui le poète de Mirèio, il a même préféré la Liberté à l'Amour.

Écoutez-le juger, dans un tour à la fois imagé et brutal, Jean de Gonfaron le renégat, une des pièces des Isclo d'or:

Béure l'alegrosso (1)
Em' une mestresso
Es de Mahoumet la felicità
Mai sus la moutagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta

(1) Boire l'allégresse — avec une amie — est de Mahomet, la félicité, mais sur la montagne — manger des châtaignes — vaut mieux que l'amour sans la liberté. (Gonfaron, dans le Var, est renommé pour ses marrons).

Appendice

Une lettre d'Anfos Martin

Montélimar, le 11 Mars 1929.

Mon cher Achille Rey,

Je lis avec le plus grand intérêt, au fur et à mesure qu'elle paraît dans Les Tablettes, votre conférence sur Frédéric Mistral, poète républicain.

J'ai vu que vous l'aviez amorcée en rappelant la lettre que je vous écrivis, il y a quelques années, justement pour vous signaler la part de républicanisme qu'il y a dans le Félibrige.

F. Mistral, quand ma brochure sur La Revoulacioun qui contient cette phrase, lui fut craintivement présentée par mon compatriote et ami J. Cassini, s'écria, après l'avoir lue:

— Vaqui ço qu'esperave desempièi long-tèm! Sarié pas trop lèu que li felibre parlèsson au pople e ié parlèsson coume se dèu!

Le fait d'avoir apprécié ainsi cette brochure, toute rouge, comme disait Baptiste Bonnet, prouve que F. Mistral était imbu des idées les plus républicaines.

La thèse que vous soutenez au sujet de ses opinions politiques est une thèse qui m'est chère et que j'ai été d'ailleurs un des premiers, sinon le premier, à soutenir (1). Aussi je vous remercie et vous félicite pour la consécration que lui donnent aujourd'hui votre documentation et votre talent.

Je vous adresse, pour le cas où vous ne l'auriez pas, une brochure que j'ai publiée dès la mort de F. Mistral et dans laquelle cette thèse est exposée, de la page 16 à la page 25.

Vous trouverez dans cette brochure, avec quelques lignes, en note, de Maurice Faure, sur la question, des détails sur l'anecdote que vous citez à propos du sonnet de J. Cassini en l'honneur de Christophe Colomb et une anecdote que je suis encore le seul à avoir racontée, à propos du Dr Taulier, ancien sénateur du Vaucluse.

Les paroles que je cite dans cette anecdote (2) et que j'ai entendues de mes propres oreilles, ont été prononcées publiquement par F. Mistral devant le Ministre, le Préfet, la plupart des hommes politiques du département et un grand nombre de personnalités de la littérature et des arts. Elles sont l'affirmation la plus nette, la plus typique, la plus solennelle des opinions républicaines que F. Mistral professait. Il serait bien dommage que vous ne leur fassiez pas une place dans l'ouvrage que vous allez publier.

ANFOS MARTIN.

(1) Ce n'est pas la première fois qu'Anfos Martin et moi, nous avons des idées communes. Déjà, ensemble, en 1903, nous avons fait connaître par la parole et par la plume la vie et l'œuvre d'Agricol Perdiguier, à qui nous avons, par le produit de nos conférences, fait ériger un monument au jardin St-Martial. — A. R.

(2) Je rassure d'un mot mon ami Anfos Martin. Je possédais le document dont il parle et dont on verra que je me suis servi à l'issue de la lecture du Tambour d'Arcole, l'un des plus beaux morceaux des Iscles d'Or. — A. R.

Une lettre de Jules Belleudy

Mon cher Directeur,

Mistral a été républicain, c'est incontestable, et chez les esprits désintéressés, il y a là une empreinte qui ne s'efface pas. Il n'était pas conservateur à la mode des réactionnaires et vous avez là-dessus publié les documents les plus caractéristiques. S'il avait eu à voter une Constitution, il l'aurait acceptée républicaine, mais il n'était pas homme à s'embrigader dans l'un quelconque des groupes parlementaires. L'âge et l'expérience rendent assez sceptique. Qui n'a pas participé aux luttes des temps demi-héroïques et reçu quelques horions dans la bataille! Comme Lamartine il aurait voulu siéger au plafond.

En résumé, je m'en tiens à ce que j'ai écrit sur les Idées politiques de Mistral. Les poètes vibrent à toutes les grandes choses et Mistral était une harpe éolienne. De même que Lamartine et Victor Hugo il a chanté ce qui méritait d'être chanté.

Jules Belleudy

Un mot d'Emile Ripert

Aix-en-Provence, 2 février 1929.

Mistral n'a jamais été le royaliste que les gens de l'Action Française ont essayé de nous faire croire. Le livre de Marius André est sur ce point très tendancieux et aussi celui de Lasserre.

Emile Ripert

Un mot du Dct Pansier

Mistral était profondément libéral et républicain. Il l'a montré d'abord en 1848 en saluant l'avènement de la République par une ode française; il l'a encore affirmé en 1893, lorsque les représentants du parti monarchique d'Arles étant venus lui offrir d'être leur tête de liste aux élections législatives, il répondit qu'il n'avait aucune velléité de s'inféoder à un parti comme le leur usé jusqu'à la corde.

Mais, par dessus tout, Mistral était tolérant et bon, ce qui lui permettait de compter des amis dans tous les partis depuis le rouge Clovis Hugues jusqu'au noble chevalier paladin Hélion de Barrême. Il gardait ses idées, mais n'affectait pas d'en faire parade, et ne voulait forcer personne à les partager. D'ailleurs il vivait trop dans le rêve de la poésie pour songer à s'enliser dans le borbier de la politique

Docteur Pansier

Une lettre du félibre Denis Poullinet

Je souscris d'autant plus à votre ouvrage que si Mistral était républicain, il le devait au sang des Poullinet qui coulait dans ses veines (1).

Mai i'a républican e republican. Mistral l'èro din touto l'acetioun doù mot: sans parti-pris, sans haine et sans sectarisme.

Tel votre humble serviteur qui approuve tous les partis dans leurs bonnes choses et le désapprouve dans leurs mauvaises.

Denis Poullinet

(1) La mère de Frédéric Mistral est née Poullinet. Voici en quels termes était rédigée la lettre de faire-part de son décès:

Moussu Frederi Mistral, Madamo-Moussu Benoni Poullinet de Maiano, li Riviero de Dijoun, li Mistral, li Devilo, li Vioulet, li Lavilo, li Rèquèu et li Damian de Maiano, li Mistral d'Avignoun et de San-Roumié, de Bèu-caire, li Ricard, li Ferrand.
An la douleur de vous faire assaupre la finicioun de

MADAME ADELAIS, DE POUILLINET
Veuso d'en Francès Mistral

sa maire, belle maire, belle sorre, tanto et reire tanto

E lou grand mot que l'ome oublido
Veluci la mort es la vido
E li simpli e li bon et li dous, benirra
Eme l'aflat d'un vènt sutile
Amoun s'envoularan tranquile
E quitaran, blanc coume d'île
Un mounde ounte li sant soun de-longo aguerra.

Mirèio, Cant X

L'opinion de Maurice Faure

Que Mistral l'ait voulu ou non, son œuvre impérissable est essentiellement sociale et un profond sentiment démocratique s'en dégage. Certes, il avait l'horreur de la vulgarité banale et de la basse démagogie, mais il adorait le peuple, et il aimait par dessus tout les humbles, les pâtres et les gens des mas, pour lesquels il a chanté, et je garde avec fierté une lettre qu'il avait bien voulu m'adresser où il rendait un touchant hommage au héros républicain valentinois, le général Championnet.

Maurice Faure
Ancien Ministre de l'Instruction Publique.
(Le Lien de l'Ere Nouvelle).

© CIEL d'Oc – Novembre 2004